31022

2

PEINTRES

ET

BOURGEOIS

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN VERS

PAR

MM. HENRY MONNIER ET JULES RENOULT

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS,
SUR LE THÉATRE IMPÉRIAL DE L'ODÉON, LE 29 DÉCEMBRE 1855.

BIBLIOTECA · LUCCHESI · PALLI

PARIS
LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, EN FACE DE LA MAISON DORÉE

La traduction et la reproduction sont réservées.

1856

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

Digitized by Google

Digitized by Google

Qu'il nous soit permis de témoigner ici notre reconnaissance aux artistes qui nous ont si bien aidés de leurs sympathies et de leur talent. Nous savons tout ce qui manquait à notre pièce ; le succès nous dit assez ce qu'ils ont fait pour nous.

Nous ne saurions, sans ingratitude, oublier M. Albert, régisseur général du théâtre de l'Odéon, dont l'habileté ne peut être comparée qu'au zèle infatigable et au dévouement sans bornes qu'il a mis au service de notre comédie.

1er janvier 1856.

HENRY MONNIER, JULES RENOULT.

Digitized by Google

PERSONNAGES

RAOUL, peintre (jeune premier rôle [1]).	MM. GUICHARD.
LÉON, son ami (emploi des Félix [2]). . .	THIRON.
BOULARD, banquier (troisième rôle). .	HARVILLE.
CAPRON, père de Clémence (financier).	SAINT-LÉON.
Un domestique.	MARC.
Mme CAPRON (première duègne). . .	Mmes GRASSAU.
CLÉMENCE, femme de Raoul (forte ingénuité).	HARVILLE-BRINDEAU.
ÉMILIE, femme de Boulard (jeune première).	GRANGÉ.
Une femme de chambre.	AIMÉE.
Deux cuisiniers.	

[1] Au lever du rideau, veste et pantalon à pieds de velours noir, chemise de couleur, pantoufles de maroquin; même costume au troisième acte.

[2] Fez ou bonnet turc, grande barbe, cravate noire, gilet boutonné à une seule rangée de boutons jusqu'au col, ceinture turque, pantalon noir cosaque. Au deuxième et au troisième acte, moustaches, habit de ville.

PEINTRES

ET

BOURGEOIS

ACTE PREMIER

Chez Raoul. Un élégant atelier de peinture, éclairé d'en haut par une large verrière que cache à demi un rideau de tapisserie : statuettes en bronze et en plâtre, moulures, études, maquettes, tableaux, mannequins, draperies, armes, yatagans, narguillés, houkas, pipes de toutes sortes, bahuts gothiques, vases du Japon remplis de fleurs; en un mot, tout le bric-à-brac d'un artiste à qui une certaine aisance permet de satisfaire quelques fantaisies. Au-dessous de la verrière, une fenêtre masquée par un rideau. Porte au fond. Portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

RAOUL, puis LÉON.

Au lever du rideau; Raoul est à son chevalet, armé de sa palette, de son appui-main et de ses brosses, il s'éloigne de sa toile pour juger de l'effet.)

RAOUL.

Allons cela va bien. Je crois que mon bonhomme
N'est pas trop mal campé, pour un bouvier de Rome.

(On frappe à la porte du fond.)

Entrez!

Digitized by Google

LÉON, un caban arabe sous le bras, entr'ouvre la portière et passe la tête à droite et à gauche.

Personne ici, dont ma témérité
Puisse faire, en entrant, rougir la nudité?
Je m'introduis.

(Il entre.)

RAOUL, * lui tendant les bras.

C'est toi, mon cher Léon !

LÉON.

Moi-même !

(Ils s'embrassent. Raoul retourne à son chevalet, Léon dépose son caban au fond, sur un fauteuil.)

RAOUL, s'asseyant sur un tabouret devant son chevalet et reprenant sa palette.

Mais, dis-moi donc un peu, scélérat, toi que j'aime,
Que j'ai toujours aimé, plus que tous mes amis,
Ce que tu fais depuis deux ans? Est-il permis
D'abandonner ainsi son meilleur camarade?
Ne te revoyant plus, et te croyant malade,
J'interrogeais en vain les échos; ton portier
M'a répondu toujours pendant un mois entier :
« Il est allé savoir si le printemps s'avance. »

LÉON, venant s'asseoir près du chevalet, devant une petite table qui le sépare de Raoul.

Raoul, voici le mot de cette longue absence.
Un soir, en te quittant, je reçois un poulet
Par lequel un notaire en hâte m'appelait
A Marseille; un parent, mort à la fleur de l'âge,
Me léguait, le digne homme, un petit héritage.
Il me fallait partir sans retard, je partis...
Je crois bien qu'en effet à mon portier je dis :

* Léon, Raoul.

Vous répondrez aux gens surpris de mon absence :
« Il est allé savoir si le printemps s'avance... »
Il ne me vient jamais que d'affreux créanciers,
Tu comprends ?

RAOUL.

Mais rester absent deux ans entiers,
Deux ans! pour recueillir un petit héritage,
C'est long! Si ton parent t'eût laissé davantage,
Tu mourais en Provence, ou bien, à soixante ans,
Tu nous revenais riche, avec des cheveux blancs!

LÉON, se levant.

Ah! c'est toute une histoire! Une fois à Marseille,
Noble ville si jeune et cependant si vieille,
Tout en me promenant au bord de cette mer
Où se mire l'azur d'un beau ciel d'outremer,
Je sentis tout à coup me monter à la tête
Des vapeurs d'Orient. C'était comme une fête
Où dansaient devant moi des sphinx et des Memnons,
De pâles minarets, de croulants Parthénons;
Les brises qui venaient de ces plages lointaines
Murmuraient les grands noms de Stamboul et d'Athènes!
Je quittai mon pays, sans trop verser de pleurs,
Emportant ma fortune et ma boîte à couleurs.

RAOUL.

Et tu n'as rapporté sans doute que ta boîte ?

LÉON.

Si tu savais, Raoul, comme l'on vous exploite
Chez les mahométans! Pourtant il reste encor
Quelques billets de banque et quelques pièces d'or

Dans mon sac... Mais j'ai vu les grandes pyramides,
Le Nil aux flots plombés et les sables numides,
Et la plaine où fut Troie, et le cap Sunium;
J'ai vu Rome la sainte, et le vieux Latium,
Et Venise la belle, et ses fêtes masquées!
J'ai vu de verts palmiers et de blanches mosquées...
Je m'arrête, de peur qu'à ce *speech* imprévu
Tu ne dises tout bas : Quand aura-t-il tout vu?

RAOUL.

Tu rapportes ici du fond des solitudes
Des chefs-d'œuvre?

LÉON.

Méchant! j'apporte des études,
Matériaux futurs de mon œuvre.

RAOUL.

Bravo!

LÉON, se rasseyant.

Et toi, mon cher Raoul, n'as-tu rien de nouveau
A m'apprendre? Voyons! sous ce plafond morose,
Qu'on nomme ici le ciel, as-tu fait quelque chose?

RAOUL.

Quelque chose? Oui, mon cher, je me suis marié.

LÉON.

Marié... tout à fait?

RAOUL.

Oui.

LÉON, se levant.

J'aurais parié
Que ça t'arriverait! Tu fus toujours un sage,
Un philosophe antique, et ton grave visage

Était fait pour briller dans les rangs des maris.
Ah çà ! tu vas laisser pousser tes favoris,
C'est de rigueur, mon cher, et couper ta moustache,
Qui parmi les bourgeois établis ferait tache.

RAOUL.

Toujours jeune, Léon !... Je suis vraiment charmé
Que deux ans d'Orient ne t'aient pas déformé.

LÉON.

Qui ? moi ! J'aurais plutôt réformé la Turquie !
Je suis imperméable ! Et ta femme est jolie ?

RAOUL.

Charmante ! dix-huit ans ! et j'en suis amoureux,
Bien qu'elle soit ma femme.

LÉON.

Homme trois fois heureux !

RAOUL, soupirant.

Très-heureux en effet !

LÉON.

Ah ! mon Dieu ! quel air triste !
Tu dis : Je suis heureux, sur le ton d'un trappiste
Égayant son voisin du : *Frère il faut mourir*

RAOUL.

Ah ! c'est que mon bonheur m'a déjà fait souffrir
Cruellement, Léon !

LÉON.

Souffrir ? Alors ta femme
Ne t'aime donc pas, elle ?

RAOUL.

Eh ! si ; jamais une âme
Ne fut plus dévouée et plus tendre, et son cœur
Est à moi tout entier....

Digitized by Google

LÉON, tragiquement.

Expliquez-vous, seigneur,

(Reprenant le ton enjoué.)

Ou votre confident ne pourra vous comprendre.

RAOUL.

Écoute donc alors, et tu vas tout apprendre :
Aussi bien, ce secret m'étouffe, et j'ai besoin
De le verser au cœur d'un ami... Sois témoin
De toutes mes douleurs ! Mes chagrins de ménage,
Tu les partageras ; c'est un triste partage
Qu'un véritable ami ne refuse jamais !

(Il prend un cigare, puis il allume sa longue pipe que Léon a prise.)

LÉON.

Mais c'est donc sérieux ? Parle, je te promets
D'écouter gravement ta grave confidence.

RAOUL.

Je reprends d'un peu loin.

LÉON.

Va.

RAOUL.

Pendant ton absence,
L'an passé, j'ai perdu mon oncle le banquier...

(Il vient s'asseoir sur le canapé à côté de son camarade.)

LÉON.

Et comme moi, Raoul, tu devins héritier ?

RAOUL.

Pour moitié seulement.

LÉON.

C'est toute une fortune !

RAOUL.

C'est du moins une aisance honnête, peu commune
Dans les arts, et pour moi c'était des millions,
Car j'étais délivré des tribulations
Qui mettent chaque jour l'artiste à la torture !

LÉON.

Aux petits des rapins, il faut de la pâture !

RAOUL.

Cet héritage, ami, j'aurais pu l'augmenter,
Et renonçant aux arts, escompter, tripoter,
De mon oncle, en un mot, embrasser le commerce ;
Je ne l'ai pas voulu ! C'est Boulard qui s'exerce
A devenir expert en ce noble métier.

LÉON.

Quel Boulard ? Ton cousin ?

RAOUL.

Et mon cohéritier.

LÉON.

Il était avocat ?

RAOUL.

A jouer tous les rôles
Un avocat est propre : il vendait des paroles,
Et maintenant il vend de l'argent.

LÉON.

De l'argent ?
La belle marchandise !

RAOUL.

Il est intelligent,

On l'assure du moins ; au parquet de la Bourse,
On dit qu'à la fortune il marche au pas de course,
Et qu'il aura dans peu triplé ses capitaux.
En attendant qu'il ait des terres, des châteaux,
Et qu'il soit grand seigneur de la nouvelle roche,
Il donne des dîners et des bals.

LÉON.

O sacoche !
Seule divinité de ce siècle sans foi,
Je m'incline devant ton pouvoir ! Mais, dis-moi,
Tu n'as, jusqu'à présent, point parlé de ta femme.

RAOUL.

Voici... Le testament béni qui nous proclame
Légataires heureux du meilleur des banquiers,
Voulait qu'avant trois mois les deux cohéritiers
Épousassent, sans dot, deux sœurs que la fortune
Oublia d'enrichir : — mon cousin en prit une,
Moi je pris l'autre.

LÉON.

Ah bah ! quoi ! c'est par testament
Que l'on t'a marié ? C'est neuf, assurément !
Et tu m'as dit, je crois, que ta femme est jolie.

RAOUL.

Adorable, Léon ! Une fille accomplie,
Un ange, près de qui je serais trop heureux
Si...

LÉON, se levant.

Si tu n'étais pas près d'elle malheureux,
Comme dans la chanson de monsieur la Palisse !

RAOUL, debout.

Eh quoi! lorsqu'un ami, dont l'âme est au supplice,
Te parle de chagrins qu'il veut te confier,
Tu viens lui débiter des charges d'atelier!
Ce n'est pas bien...

(Il remonte la scène.)

LÉON, le ramenant. *

Pardon!... ma seconde nature,
L'habitude a parlé, non mon cœur... La peinture
Est un art, tu le sais, qui s'apprend en riant;
On rit de tout. — Peut-être est-ce un tort? — L'Orient,
Mon cher, est un pays solennel; les sottises
S'y font très-gravement, j'y mettais des bêtises
A la caisse d'épargne, et le ciel m'est témoin
Que de les dépenser ici j'ai grand besoin.

RAOUL, lui tendant la main.

Nous les dépenserons. Ta fantasque parole,
Et les lazzi moqueurs de ton esprit frivole,
Comme un joyeux écho, me venant égayer,
Chasseront loin de moi les soucis du foyer!

LÉON.

Bon Raoul!

RAOUL.

Ah! vois-tu, c'est une chose triste,
Pour l'homme en qui le ciel a mis un cœur d'artiste,
D'avoir à ses côtés, pour compagne ici-bas,
Une femme, Léon, qui ne le comprend pas!

LÉON.

Ta femme ne t'a pas compris?

* Raoul, Léon.

RAOUL.

Est-ce sa faute?
Elle a toujours vécu, pauvre enfant, côte à côte
Avec de bons bourgeois positifs, qui n'ont eu
D'autre soin que d'en faire un ange de vertu!
En acceptant ma main, elle croyait, sans doute,
Que l'or allait semer les plaisirs sur sa route.
Habiter un hôtel, lui paraissait charmant...

LÉON.

La peinture?...

RAOUL, faisant le tour de son chevalet, revient devant son tableau.*

A ses yeux, est un art d'agrément,
Quelque chose approchant comme la danse, comme
L'escrime ou le cheval; cela ne pose un homme
Qu'une fois entre mille et par exception.

LÉON.*

Ah! malheureux! ta femme a de l'ambition.
Que je vous plains tous deux!...

(Il s'assied.)

RAOUL, appuyé sur la table, sa palette à la main.

Et cependant ma femme
M'aime, j'en suis bien sûr. Moi, de toute mon âme
Je l'adore! Ah! Léon, pour faire deux heureux
Et chasser loin de nous les rêves douloureux,
Qu'il faudrait peu de chose! Un succès en peinture,
Une toile au salon faisant quelque figure,
Et nos chagrins bientôt seraient évanouis.
Aussi, va, je travaille! A mes yeux éblouis
A brillé quelquefois un éclair d'espérance.
En parlant d'avenir à ma chère Clémence,
Seul à seul avec elle, il m'a parfois semblé

* Léon, Raoul.

Voir d'un rayon divin son regard étoilé.
Ah! comme elle était belle; au feu de ma parole,
Son front s'illuminait d'une douce auréole...
Un jour, je m'en souviens, elle serra ma main,
Des larmes dans les yeux! Mais, dès le lendemain,
Elle se replongeait aux préjugés du monde,
Et moi, je retombais dans ma nuit plus profonde.
Comprends-tu, cher Léon, ce que je dois souffrir?
Il me faut devenir un grand peintre, ou mourir!

LÉON, se levant.

Mourir! Nous deviendrons deux grands peintres ensemble!

RAOUL, prenant la main de Léon. *

Ne nous séparons plus, nous que le cœur rassemble!
Te voilà de retour : c'est dans mon atelier
Qu'à l'avenir, Léon, tu viendras travailler..

LÉON.

Nous allons fabriquer des chefs-d'œuvre à mains pleines.

RAOUL.

J'ai tant besoin d'un cœur sympathique à mes peines!
Je pourrai, sans rougir, te laisser voir mon cœur,
Et tu prendras, ami, ta part de ma douleur.
Mais, chut! J'entends marcher, c'est le pas de ma femme

SCÈNE II.

LES MÊMES, CLÉMENCE. **

CLÉMENCE, entrant par la gauche.

Mon ami, nous allons tantôt...
(Apercevant Léon.)
Monsieur...

* Léon, Raoul.
** Léon, Raoul, Clémence.

LÉON, s'inclinant.

Madame...

RAOUL, présentant Léon.

Mon plus ancien ami, mon frère par le cœur,
(Avec enjouement.)
Célèbre par les arts, par ses tons fins...

LÉON.

Moqueur!

RAOUL.

Il revient d'un pays aussi beau qu'un beau rêve,
Dans les riants climats où le soleil se lève!

LÉON.

Raoul est le meilleur de tous mes vieux amis,
Madame, et nous étions dès le collége unis.
J'étais à l'atelier son meilleur camarade,
On l'appelait souvent Oreste, et moi Pylade.

CLÉMENCE, très-froidement.

Ah! très-bien!
(A Raoul.)
Mon Raoul, je venais pour savoir
Si tu pourras au bois m'accompagner ce soir;
Ma sœur doit essayer un nouvel attelage.

(Léon fait une pirouette sur lui-même et se met à fureter dans l'atelier.)

RAOUL. *

C'est une grave affaire, et Boulard, je le gage,
M'en voudrait à la mort demain, si mes travaux
M'empêchaient aujourd'hui d'admirer ses chevaux.
Nous irons donc au bois, et d'ailleurs, ma Clémence,
Puis-je te refuser quelque chose?

CLÉMENCE.

Je pense

* Léon, au fond du théâtre, Raoul, Clémence.

Qu'on partira bientôt, tu seras tout prêt?

RAOUL.

Oui.

CLÉMENCE.

Madame Arnault m'a fait sa visite aujourd'hui;
Elle était, mon ami, contre toi furieuse.

RAOUL, arpentant la scène.

Cette madame Arnault est vraiment curieuse!
Parce qu'elle m'invite à meubler son salon,
Il faudrait tous les jours aller chez elle.

(Il remonte.)

CLÉMENCE.

Oh! non!
Mais tu devrais pourtant voir ceux qui nous reçoivent :
C'est l'usage.

RAOUL, revenu à son chevalet.

Morbleu! ces gens-là ne conçoivent
Pour un homme bien né d'autre affaire ici-bas
Que de courir la ville entre ses deux repas,
Pour aller, s'ennuyant chez des gens qu'il ennuie,
Chanter sur tous les tons le beau temps et la pluie.
Je me révolte, enfin!

(Il s'assied.)

CLÉMENCE.

Mon ami, c'est très-mal,
On te regardera comme un original.

RAOUL.

Un original, soit! Les moutons de Panurge
Doivent nommer ainsi la brebis qui s'insurge.

CLÉMENCE.

Oh! le vilain sauvage! Allons... à vous gronder
Je renonce, monsieur... Tu viens de m'accorder

La promenade au bois, c'est déjà bien. Je compte
T'apprivoiser dans peu tout à fait.

(Elle salue très-froidement Léon qui s'incline, et sort par la gauche, accompagnée de son mari qui, à la porte, lui baise la main.)

SCÈNE III.

LÉON, RAOUL.

(Après le départ de Clémence, Raoul croise les bras et regarde Léon d'un air qui signifie : Eh bien ! qu'en dis-tu ?)

LÉON.

Mais on dompte
Les artistes ici. Je te quitte, bonsoir.

(Il va prendre son caban.)

RAOUL, le retenant.

Si tu veux tout comprendre, attends, et tu vas voir
Les grands parents... On croit n'épouser que la fille,
Et de fait on s'enchaîne à toute la famille.

LÉON, mettant ses gants.

Je vois que le beau-père est un affreux tyran !

RAOUL.

Monsieur Capron? non pas : un bourgeois ignorant
Tout au plus, et c'est même un assez aimable homme,
Grand expert en cuisine et profond gastronome ;
Au demeurant, l'écho de sa femme.

LÉON.

Vraiment,
L'écho ?

RAOUL.

Perpétuel.

LÉON.

Alors c'est sa maman?...

RAOUL.

Tu l'as dit. Abusant d'un ascendant immense,

Elle monte la tête à ma pauvre Clémence
Contre moi, mes amis et mon amour de l'art :
Le héros de son choix est l'opulent Boulard,
Dont le train lui révèle une vie inconnue
Et flatte son orgueil... orgueil de parvenue!

LÉON, faisant la grimace.

Diable! et la belle-sœur?

RAOUL.

Un esprit de lutin,
Un cœur d'ange, Léon! Et l'aveugle destin
Qui me fait épouser la bourgeoise Clémence,
Unit la femme artiste à l'homme de finance,
A mon cousin Boulard...

LÉON.

Oh! lui, je le connais!
Un sot très-enchanté de soi.

RAOUL.

Plus que jamais!
A cela près, du reste, une bonne nature.

LÉON.

Et dans un tel milieu, tu fais de la peinture!

RAOUL.

Oui, je viens d'envoyer une toile au salon :
François premier captif à Madrid.

LÉON.

Est-ce bon?

RAOUL.

Je ne sais, tu verras.

LÉON.

Es-tu content?

RAOUL.

Je doute.
Tant de gens sont venus me chagriner en route,
Que je perds confiance : à force d'écouter
Leurs éternels sermons, j'ai fini par douter!

LÉON.

Tu me fais tout l'effet, au sein de tes pénates,
D'Ovide dans l'exil, au milieu des Sarmates;
Moi, j'aurais bientôt mis les Sarmates au pas!

RAOUL.

Et ta femme dirait que tu ne l'aimes pas!

LÉON.

Bah! nous verrions!... Adieu, je vais me mettre en quête
De nos anciens amis.

(Il remonte la scène.)

RAOUL, lui prenant la main.

Ils vont te faire fête
Comme à l'enfant prodigue, et quand tu paraîtras,
Dans tous les ateliers, on tuera le veau gras.

LÉON.

Eh! qui sait? Trop souvent après un long voyage,
On ne reconnaît plus son ancien entourage.
Les absents, quelquefois, sont si vite oubliés!

(Riant.)

Peut-être mes amis seront tous mariés!

RAOUL.

A bientôt.

LÉON.

A bientôt.

(Ils échangent une cordiale poignée de mains, Léon sort par la porte du fond.)

SCÈNE IV.

RAOUL, seul.

Ah! pour moi quelle joie!
Cet ami que le ciel à mon secours envoie
Va rendre un peu de vie à mon triste atelier.
Ah! comme tous les deux nous allons travailler!
Il me semble déjà que j'ai plus de courage.

(Il ouvre un carton, en retire des dessins qu'il regarde sur la table, au milieu du théâtre à droite, et les dépose à l'arrivée de sa femme.)

SCÈNE V.

RAOUL, CLÉMENCE.

(Clémence entre par la gauche, une boîte à ouvrage à la main.)

CLÉMENCE.

Es-tu seul?

RAOUL.

Oui, tu vois.

CLÉMENCE, déposant son ouvrage sur la table.

J'apporte mon ouvrage,
Et je viens, mon ami, travailler avec toi,
En attendant maman et ma sœur.

RAOUL, se rapprochant de sa femme et lui prenant les mains. *

Avec moi!
Que je te sais bon gré de cette heureuse idée!

CLÉMENCE.

Bien vrai?

RAOUL.

Pour ce mot-là, tu vas être grondée!

CLÉMENCE.

Voyez-vous, le boudeur! Fi, monsieur, c'est fort laid!

* Clémence, Raoul.

RAOUL.

Allons, je n'ai rien dit... Près de mon chevalet,

(Passant à gauche, lui présentant une chaise; puis, pendant qu'elle s'assied, il passe derrière son chevalet et reste un instant debout.)

Viens t'asseoir, et causons.

(Il l'embrasse.)

Enfant gâté! Peut-être
Qu'inspiré tout à coup, je deviendrais un maître,
Si j'avais plus souvent ma muse auprès de moi!

CLÉMENCE, assise et travaillant sans avoir écouté les derniers vers.

Et ton monsieur Pylade est donc parti? Je croi
N'avoir pas encore vu cette étrange figure.

RAOUL.

C'est que, depuis deux ans, il fait de la peinture
Au milieu des splendeurs du monde oriental.

(Il s'assied et prend sa palette.)

CLÉMENCE.

Aussi, je lui trouvais un air...

RAOUL.

Original?

CLÉMENCE.

Non, ce mot-là pourrait vous remettre en colère;
Je ne le dirai plus, de peur de vous déplaire;
Mais l'air un peu... barbare.

RAOUL.

Ah! barbare, c'est mieux.
Le mot original m'eût rendu furieux,
En effet; mais barbare est charmant. Je déclare
Que je suis tout à fait ravi du mot barbare!

CLÉMENCE.

Vas-tu me quereller pour ce monsieur?

RAOUL.

Moi? non.
Mais ce monsieur, vois-tu, c'est un vieux compagnon
Pour qui j'aurais voulu te trouver plus aimable.

CLÉMENCE.

Tu possèdes vraiment un fond inépuisable
D'affection, Raoul!...

RAOUL.

Oh! tu ne connais pas
Cette antique amitié qui survit au trépas,
Ces nobles dévouements des âmes fraternelles,
Ces liaisons d'enfant, qui restent éternelles!

CLÉMENCE, ironiquement.

Comme Oreste et Pylade!

RAOUL.

Oh! mon Dieu, je sais bien,
A de tels dévouements, on ne comprendra rien;
Bien plus, on en rira, j'en suis sûr, dans le monde.
L'affection, chez nous, est solide et profonde.
Le monde, aux intérêts, sans partage lié,
Comme une duperie a banni l'amitié;
Mais les peintres, tu sais, sont des êtres bizarres,
Des sauvages grossiers, et parmi ces barbares,
Dans les antres affreux qu'ils nomment ateliers,
La proscrite a trouvé des cœurs hospitaliers.

CLÉMENCE, sans paraître avoir entendu.

Cher ami, promets-moi de faire une visite
A madame Arnault.

RAOUL, avec découragement.

Oui.

CLÉMENCE.

C'est peut-être un mérite
De dire toujours oui, lorsque l'on pense non.
La résistance inerte a cela de fort bon
Qu'on ne discute pas; c'est un moyen honnête
D'avoir l'air de céder et d'en faire à sa tête.

RAOUL.

Peux-tu dire cela quand tous les jours je fais...

CLÉMENCE.

Tes volontés, Raoul.

RAOUL.

Tout à l'heure, je vais
Avec docilité, laissant là ma besogne,
Quitter mon atelier pour le bois de Boulogne.

CLÉMENCE.

Est-ce un reproche ?

RAOUL.

Non; mon unique plaisir
N'est-il pas de souscrire à ton moindre désir ?

CLÉMENCE.

Alors pourquoi toujours chercher la solitude
Et, loin du monde, ami, t'acharner à l'étude
De cet ingrat métier qui n'aboutit à rien ?

RAOUL, debout, quittant sa palette.

Ce que tu dis, m'afflige.

CLÉMENCE, se levant.

Ah! tu vois, pas moyen
De causer avec toi, chaque fois qu'il t'arrive
De tes anciens amis! Leur présence ravive
En ton cœur attristé le souvenir riant
De ce passé joyeux où, libre, insouciant,

Ainsi qu'un Bohémien, vivant à l'aventure,
Tu nommais ta paresse, amour de la peinture !

RAOUL, s'asseyant sur son tabouret devant le public.

Tu te montres souvent bien cruelle pour moi...
Mais ce que tu dis là ne peut venir de toi,
Et tu n'es que l'écho d'une voix étrangère...

CLÉMENCE.

Je te comprends, Raoul, tu veux dire ma mère :
Il est vrai qu'autrefois, elle aurait désiré
Ne pas te voir ainsi demeurer désœuvré ;
Mais à ses bons conseils t'ayant trouvé rebelle,
Elle n'en parle plus... Si je pense comme elle,
C'est un petit malheur, je l'avoue, et je sens
Qu'il est cruel pour toi de me voir du bon sens.

RAOUL.

Assez, je t'en conjure.

CLÉMENCE.

Avec notre fortune
Et ton instruction, par la route commune
Tu peux prétendre à tout ! Raoul, si tu m'aimais,
Tu deviendrais enfin raisonnable.

RAOUL, éclatant et passant à droite.

Jamais !
Je suis un désœuvré : d'accord ! Si je travaille,
C'est par paresse : bien ! Je ne fais rien qui vaille :
Soit ! Mais ce rien qui vaille, enfin, est mon plaisir,
Et c'était un banquier qu'il vous fallait choisir.

(Il remonte le théâtre.)

CLÉMENCE.

Que je suis malheureuse !

(Elle s'assied sur le tabouret et porte son mouchoir à ses yeux.)

RAOUL, à part.

Allons, voilà les larmes;
Contre cet argument je suis toujours sans armes.
(Lui prenant la main.)
Clémence...

CLÉMENCE, retirant sa main.

Laissez-moi.

RAOUL.

Tu pleures?

CLÉMENCE.

C'est affreux
De me traiter ainsi!

RAOUL, aux genoux de sa femme.

C'est qu'il m'est douloureux
D'entendre ce discours qui toujours recommence,
Tandis que tu devrais m'encourager, Clémence.
Nous autres, vois-tu bien, il nous faut quelquefois
Un bras qui nous soutienne en chemin, une voix
Qui vienne murmurer, tout bas, à notre oreille,
Quelque bonne parole, un cœur ami qui veille
Près de nous, et nous dise : en ton œuvre j'ai foi,
Courage! je suis là, l'avenir est à toi!
J'arriverais ainsi!... Mais tu me décourages;
Selon toi, je poursuis de fugitifs mirages,
Je suis un malheureux dépourvu de talent,
Je me crois un artiste et ne suis qu'indolent;
Pourtant, si tu voulais, nous aurions une vie
Que les plus opulents verraient avec envie!
N'avons-nous pas assez de fortune? Un trésor
(Tous deux se lèvent.)
Plus rare, et qui ne peut s'acheter à prix d'or,

C'est un amour ardent et pur que rien n'altère,
Fleur qui s'épanouit dans l'ombre et le mystère.
C'est cette éternité de la lune de miel,
Où se mêle sans fin l'idéal au réel...
Ah! tu n'as qu'à vouloir! ce paradis de l'âme
Pourrait s'ouvrir encor pour nous.

CLÉMENCE, émue.

Raoul!

RAOUL, la serrant dans ses bras. *

Ma femme!
Laissons les vanités de ce monde à Boulard
Et ne querelle plus ma passion pour l'art,
C'est là mon autre amour après toi...

CLÉMENCE, avec mutinerie.

La peinture
Est une coquette.

RAOUL.

Oui, c'est vrai, plus on endure
Ses rigueurs, n'est-ce pas, plus on l'aime; voilà
Ce que tu voulais dire?

CLÉMENCE.

Oh! c'est très-mal cela
D'envenimer ainsi mes paroles.

(On entend sonner au dehors.)

RAOUL, se rapprochant de sa femme.

On sonne.
Clémence, il ne faut pas que ta mère soupçonne
Les pleurs que t'a coûtés ce petit différend
(Il prend le mouchoir que Clémence tient à la main et le lui passe sur les yeux.)
Je deviendrais pour elle un infâme tyran,

* Clémence, Raoul.

Elle t'appellerait en tous lieux ma victime,
Et mon plus léger tort se changerait en crime.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, M. et MADAME CAPRON.

(Madame Capron entre précipitamment, suivie de son mari, par la porte du fond.)

MADAME CAPRON.

Bonjour, mes chers enfants!

(Elle vient s'asseoir sur la chaise qu'occupait Clémence. Elle embrasse Clémence. Raoul s'incline.)

M. CAPRON, en écho.

Bonjour, mes chers enfants!

(Il embrasse sa fille et serre la main à Raoul.)

MADAME CAPRON.*

Dieu! ces premiers beaux jours sont-ils chauds!

M. CAPRON, se laissant aller sur le divan.

Étouffants!

MADAME CAPRON.

Je n'en puis vraiment plus.

M. CAPRON.

Moi, je suis tout en nage.

MADAME CAPRON.

D'ici chez nous, la course est longue.

M. CAPRON.

Un vrai voyage!

MADAME CAPRON.

Heureusement qu'au bois nous pourrons respirer.

* M. Capron sur le canapé, Clémence, madame Capron sur la chaise qu'occupait sa fille au milieu du théâtre.

M. CAPRON. *

Rien ne vaut le grand air pour faire digérer.
(A part.)
J'ai peur d'avoir trop bien déjeuné...

MADAME CAPRON.

Je suis sûre
Que vous allez dormir aussitôt en voiture.

M. CAPRON.

La voiture souvent me produit cet effet.

MADAME CAPRON.

Capron, vous mangez trop!

M. CAPRON.

Dame! on n'est pas parfait!
Mon faible est d'être enclin aux douceurs de la table,
Et ce matin j'ai fait un repas délectable
Avec un vieil ami, ci-devant fournisseur
Et riche à millions... C'est un fin connaisseur
Que feu Cambacérès avait en grande estime;
Nul n'entend mieux que lui le déjeuner intime.

MADAME CAPRON.

Selon votre habitude, allez-vous nous donner
Le menu, plat par plat, de votre déjeuner,
Avec le nom des vins et des liqueurs des îles?
Grand merci! Digérez, et laissez-nous tranquilles.
(M. Capron tire un journal de sa poche.)
(A Clémence.)
Est-ce que ton mari ne nous fait pas l'honneur
De venir avec nous?

* Raoul, à l'arrivée des Capron, range son chevalet, la table, sa boîte à couleurs et son tabouret, avance une chaise près celle de sa belle-mère, sur laquelle il vient poser un carton à dessin qu'il est venu prendre à côté du canapé.

CLÉMENCE.

Si fait.

RAOUL. *

C'est un bonheur
Que j'accepte avec joie.

MADAME CAPRON.

Eh bien, votre toilette?
A quoi donc songez-vous? Votre femme était prête,
Et vous ne paraissiez guère penser à nous.

RAOUL.

Dans un petit moment, je serai tout à vous.

(Il sort par la droite.)

SCÈNE VII.

M. et Mme CAPRON, CLÉMENCE.

MADAME CAPRON, assise.

Tu n'avais donc pas dit à Raoul pour quelle heure
Était le rendez-vous?

CLÉMENCE.

Si, maman.

MADAME CAPRON.

Il demeure
En veste d'atelier, comme s'il l'ignorait!
Il pouvait, ce me semble, au moins se tenir prêt;
C'est bien peu se gêner avec nous.

M. CAPRON, sur le canapé, son journal à la main.

Nous ne sommes
Que de simples bourgeois, et messieurs les grands hommes
Pensent que c'est pour nous encore trop d'honneur
De les attendre.

* M. Capron, Raoul, madame Capron, Clémence.

MADAME CAPRON.

Vois le mari de ta sœur!
Et cependant, Dieu sait si le travail l'accable!
N'est-il pas avec nous beaucoup plus convenable,
Et pour ton père et moi rempli d'attentions,
Dis?

M. CAPRON.

Un gaillard qui joue avec des millions.
Voilà ce qui s'appelle un gendre!

CLÉMENCE.

Une visite
A dérangé Raoul.

MADAME CAPRON.

Ah! quelque parasite!
Il ne voit que cela!

M. CAPRON.

Quelque peintre râpé,
Comme j'en ai vu tant user son canapé!

MADAME CAPRON.

De ces messieurs qui, grâce à ton peu d'énergie,
De ton appartement font une tabagie.
(Se levant.) *
Je sens qu'on a fumé!

CLÉMENCE.

C'est un de ses amis
Depuis plus de deux ans éloigné de Paris.

MADAME CAPRON.

La liste n'en sera donc jamais épuisée?

M. CAPRON.

Quelle collection!
(Il s'endort à moitié sur son journal.)

* M. Capron, madame Capron, Clémence.

MADAME CAPRON.

Et toi, pauvre insensée,
Comment ne vois-tu pas que ce sont ces gens-là
Qui lui montent la tête?

CLÉMENCE, soupirant.

Oh! je sens bien cela!

MADAME CAPRON.

Résiste donc alors, et sois plus courageuse!

CLÉMENCE.

Raoul m'a, ce matin, fait une scène affreuse,
Après avoir revu son ami.

MADAME CAPRON.

Tu vois bien!
C'était le résultat de leur bel entretien.
Ah! si tu possédais le moindre caractère!
Mais tu seras toujours le portrait de ton père.

M. CAPRON, se réveillant à demi.

Hein?

MADAME CAPRON.

Mais laissez-nous donc!... vous êtes agaçant.

(Capron reprend sa lecture, puis s'endort tout à fait.)

Au surplus, à quoi bon me calciner le sang,
Si ça te plaît ainsi? Tiens, parlons d'autre chose.
Auras-tu pour sortir ton nouveau chapeau rose?

CLÉMENCE.

On vient de l'apporter.

MADAME CAPRON.

Et tu ne m'en dis rien?

Viens l'essayer, je veux savoir s'il te va bien.
Rien n'est indifférent pour une mère tendre.

(Se tournant vers son mari.)

Vous allez, s'il vous plaît, un moment nous attendre.
Il dort! Eh bien, tant mieux! il ne s'ennuiera pas.

(Elles sortent par la gauche.)

SCÈNE VIII.

M. CAPRON, seul.

Il laisse glisser son journal à terre, manque de tomber et se réveille en sursaut.)

Tiens, je suis seul... Ma foi! je dormais... Le repas
De mon ex-fournisseur m'a, par son excellence,
Sournoisement enduit en cette somnolence.
Que ne peux-tu durer jusqu'à la fin du jour,
Douce béatitude!... En honneur, ce Véfour
Est digne de servir un prince de l'Église.
Son omelette au thon, si savamment exquise,
Aurait eu du succès chez Brillat-Savarin.
Nous l'avons arrosée avec un vin du Rhin
D'un bouquet merveilleux et d'un âge authentique.

(Se levant.)

O Rhin! que sur tes bords plus d'un manoir gothique
Arrête le poëte et le peintre en chemin;
Moi, ce que j'aime en toi, c'est ton nectar divin!
Son fumet généreux, sa couleur de topaze
Plongent tous mes esprits en une longue extase,
Et pour quelques flacons du vin de tes coteaux,
Je donnerais les murs de tous tes vieux châteaux.

SCÈNE IX.

RAOUL, M. CAPRON.

RAOUL, en toilette du matin très-élégante, il entre par la droite et dépose sur la table, près du canapé, ses gants et son chapeau.

Et ces dames?

M. CAPRON.

Mon Dieu, je ne sais trop, mon gendre,
Mais il faut supposer que s'ennuyant d'attendre,
Dans leur impatience, elles ont déserté
Et causent de chiffons dans la pièce à côté!

RAOUL.

Boulard n'est pas venu?

M. CAPRON.

Non, il a tant à faire
Qu'il est bien excusable...

RAOUL.

Alors, c'est mon beau-frère
Qu'on attend, non pas moi...

M. CAPRON.

Dame! tous ses instants
Sont comptés, voyez-vous.

RAOUL.

Moi, j'ai toujours le temps,
N'est-ce pas?

M. CAPRON.

Mais sans doute : un tableau, ça se laisse,
Et puis ça se reprend...

Digitized by Google

RAOUL.

Ah!

M. CAPRON, allant à la fenêtre.

Tandis qu'une caisse,
C'est autre chose...

RAOUL.

Au fait, avec les millions,
On ne peut ajourner ses inspirations!

M. CAPRON.

A la fin, les voici! — Dieu! la belle voiture!
Les superbes chevaux!... Est-ce avec la peinture
Qu'on mènerait jamais ce train de grand seigneur?
(Il passe à droite.)

RAOUL, sans l'écouter, regardant de sa place à la fenêtre.

Voici notre Émilie.
(A part.)
O pauvre chère sœur,
Cœur d'artiste égaré sur la terre étrangère,
Que faites-vous auprès de ce millionnaire?

SCÈNE X.

LES MÊMES, CLÉMENCE, MADAME CAPRON, puis BOULARD et ÉMILIE.

(Madame Capron et Clémence entrent par la porte de gauche et se précipitent vers la fenêtre. Raoul se tient à l'écart. Clémence porte un chapeau rose.)

MADAME CAPRON. *

Ah! voilà donc enfin l'attelage nouveau!

CLÉMENCE.

Je le trouve charmant, et vous?

* M. Capron, Léon au deuxième plan, Clémence et madame Capron à la fenêtre.

MADAME CAPRON.

Fort beau!

M. CAPRON, de sa place où il est revenu pour prendre son journal et son foulard qu'il avait oubliés.

Fort beau!

CLÉMENCE.

J'aime ces alezans à la robe dorée.

MADAME CAPRON.

Anglais pur sang!

M. CAPRON.

Pur sang!

CLÉMENCE.

Pour moi, c'est la livrée
Dont la couleur me plaît...

M. CAPRON.

La livrée est très-bien.

MADAME CAPRON.

Boulard a tant de goût! Il ne néglige rien;
C'est l'homme universel...

RAOUL, à part, près de la table à droite, au deuxième plan.

Grâce à son attelage,
Boulard va devenir un grand homme, je gage.
Hélas! comme Clémence admire tout cela!

(La porte du fond s'ouvre; entrent Émilie et Boulard : Émilie en toilette de ville très-élégante, Boulard en habit noir.)

ÉMILIE.*

Bonjour, maman... Bonjour, ma sœur.

(Elle embrasse Clémence, puis va vers son père, qui lui donne un baiser sur le front; Boulard salue familièrement sa belle-mère et sa belle-sœur, puis va s'asseoir à la place que son beau-père lui a préparée à sa gauche sur le canapé.)

* M. Capron, Raoul, madame Capron, Clémence.

Digitized by Google

MADAME CAPRON.*

Ah! vous voilà!
Mes enfants! venez donc que je vous complimente,
Les chevaux sont charmants et la livrée charmante!

M. CAPRON.

Tout est charmant!

ÉMILIE, allant vers Raoul qui se tient à l'écart et lui serrant la main.

Bonjour, frère.

RAOUL.

Bonjour, ma sœur.
Quoique je ne sois pas assez fin connaisseur
Pour bien apprécier la race et le mérite
Des chevaux, permettez que je vous félicite.

ÉMILIE.

Merci, mon cher Raoul; mais c'est à mon mari
Qu'il faut dire cela, non pas à moi.

BOULARD.

Merci,
Raoul; je suis charmé que le goût d'un artiste
M'approuve dans mon choix.

MADAME CAPRON, bas à Clémence.

Mais rien ne lui résiste...
Et voilà ton mari qui l'a félicité!
Un compliment de peintre est une rareté,
Et Boulard a le droit d'en être fier.
(Haut, à Boulard.)
Mon gendre,
Vous venez donc au bois?

* M. Capron, Boulard, sur le canapé. M. Capron prend des pastilles de Vichy, Boulard tire un carnet de sa poche, et montre avec son crayon des opérations de Bourse. Raoul, au deuxième plan, derrière M. Capron et Boulard, après avoir vu Émilie.

BOULARD.

Non, car on doit m'attendre
Au ministère.

MADAME CAPRON.

Ah bah !

M. CAPRON, se rengorgeant.

Quelque emprunt important ?

BOULARD, jouant l'embarras.

Non, l'on voudrait me faire...

MADAME CAPRON.

Eh bien?

ÉMILIE, riant aux éclats.

Représentant !

MADAME CAPRON, rayonnant.

Représentant !

M. CAPRON, de même.

Ah bah !

ÉMILIE.

N'est-ce pas que c'est drôle ?

MADAME CAPRON.

Comment drôle ? mais c'est tout naturel !

BOULARD, avec suffisance.

Le rôle
D'élu de son pays est très-beau, je le sais,
Mais je dois refuser.

MADAME CAPRON.

Refuser !...

BOULARD.

C'est assez

D'être du comité de bienfaisance et maire
D'un arrondissement, j'ai déjà bien à faire,
Et ce nouveau mandat me captiverait trop.
Ma maison souffrirait...

ÉMILIE, descendant.

Jérôme Paturot
Se ruinait au sein des grandeurs.

MADAME CAPRON.

Mais, ma fille,
Songes-y : quel honneur pour toute la famille,
Si ton mari devait être ministre un jour !

BOULARD, avec une fausse modestie.

Moi ? je n'en voudrais pas.

MADAME CAPRON.

Ta, ta ! chacun son tour !
Vous devez accepter.

RAOUL, appuyé sur le dos du canapé, au deuxième plan.

Voyons, mon cher beau-frère,
Si tout le monde ici le veut, laisse-toi faire.

BOULARD, à Raoul.

Et toi, Brutus, aussi !

MADAME CAPRON, bas à Clémence.

Mais, Clémence, vraiment,
Je ne reconnais plus Raoul, il est charmant
Aujourd'hui, nous pourrions en faire quelque chose
Si tu savais le prendre.

(A Boulard.)

Eh bien?

BOULARD.

Ma foi, je n'ose.

MADAME CAPRON, avec admiration.

Est-il modeste!

M. CAPRON, le poussant du coude.

Osez.

RAOUL, à part.

Il en meurt de désir!

(Pendant cette scène Raoul montre à Émilie des dessins renfermés dans le carton qu'il a déposé sur la chaise.)

BOULARD.

Après tout, si cela vous fait tant de plaisir...
Nous verrons.

(Il se lève.)

MADAME CAPRON, triomphant.

Allons donc!

(A Émilie.)

Tu dois être enchantée.

ÉMILIE.

Oui.

(A part.)

La France sera très-bien représentée.

MADAME CAPRON.

L'honnête homme, avant tout, se doit à son pays!

M. CAPRON.

Ensuite à sa famille.

BOULARD.

Eh bien! mes bons amis,
Je me rends à vos vœux et je me sacrifie...

RAOUL, à part.

O triomphe éclatant de sa philosophie!

MADAME CAPRON.

Dans le journal du soir que j'aurais de plaisir
A lire ses discours!

ÉMILIE.

Oh oui!
(A part.)
Pour s'endormir.

MADAME CAPRON.

Vous parlerez, au moins?

RAOUL.

Parbleu!

BOULARD.

Ma rhétorique
Est quelque peu rouillée.

MADAME CAPRON.

Avec de la pratique
On s'y fait tout de suite.

M. CAPRON.

Et vous vous y ferez.

MADAME CAPRON.

On lit d'abord, plus tard vous improviserez.

M. CAPRON.

Ce n'est pas plus malin que cela!

ÉMILIE.

L'on commence
Par parler pour parler, ensuite l'éloquence
Arrive avec le temps.

MADAME CAPRON.

Ma fille, c'est égal,
On voit, le lendemain, son nom sur le journal.
Ça fait toujours plaisir.

(M. Capron et Boulard causent près du canapé, au deuxième plan. Raoul et Émilie, sur le devant de la scène. Madame Capron et Clémence terminent leur toilette, au fond, devant la glace.)

RAOUL.

D'un homme politique,
Vous voilà la compagne !

ÉMILIE.

Hélas !

RAOUL.

Et la musique ?

ÉMILIE.

Je viens d'étudier un morceau ravissant.

RAOUL.

Quel auteur?

ÉMILIE.

Bellini.

RAOUL.

Compositeur puissant,
Dont les accords plaintifs sont chers aux âmes tristes.
Vous nous direz cela ?

ÉMILIE.

Mais sans doute ; entre artistes

On se doit des conseils, et vous m'en donnerez,
N'est-ce pas?

RAOUL.

Des conseils!... Si vous en désirez,
Je puis vous présenter un peintre mélomane
Qui vous en donnera : moi je suis un profane.

ÉMILIE.

Un peintre mélomane!

RAOUL.

Et grand valseur encor.

ÉMILIE.

Mais c'est un cavalier complet, un vrai trésor
Que votre ami ! Raoul, présentez-le-moi vite !

BOULARD, descendant la scène.

Comment appelles-tu cet homme de mérite ?

RAOUL.

Parbleu! tu le connais : c'est notre ami Léon,
Un ancien camarade.

BOULARD.

Ah! joyeux compagnon
Qui nous divertissait beaucoup à Charlemagne.
Il a donc reparu? Tant mieux, à la campagne
Tu nous l'amèneras; les échos de Meudon
Aimeront, j'en suis sûr, sa voix de baryton.
Émilie avec lui fera de la musique,
Et nous profiterons de sa verve comique.
C'est un charmant garçon, très-gai, très-amusant.

Digitized by Google

CLÉMENCE, sèchement.

Pour moi, je l'ai trouvé fort peu divertissant.
Il revient de Turquie!

MADAME CAPRON.

Hein?

CLÉMENCE.

Une barbe affreuse!

M. CAPRON.

Hein?

CLÉMENCE.*

Peut-être, ma sœur, seras-tu plus heureuse,
Et puisqu'à ces messieurs il a plu tel qu'il est,
Sans doute que j'ai tort.

ÉMILIE.

Enfin il te déplaît?

CLÉMENCE.

Beaucoup.

RAOUL, bas à Émilie.

C'est mon ami.

(Émilie lui serre la main avec émotion.)

MADAME CAPRON.

Mais la candidature
De Boulard nous a fait oublier la voiture.
Si nous partions?

M. CAPRON, offrant le bras à Clémence.

Partons!

BOULARD, offrant le bras à Madame Capron.

Moi, je vais de ce pas
Chez le ministre.

* M. Capron, Boulard, madame Capron, Raoul, Clémence, Émilie.

MADAME CAPRON.

Au moins ne vous dédisez pas!

CLÉMENCE, en se montrant.

De ton mari, ma sœur, un jour tu seras fière.
Raoul, si tu voulais!

ÉMILIE, bas à Raoul, qui lui donne le bras et qui ne peut réprimer son impatience.

Du courage, mon frère!

(A l'exception de Raoul et d'Émilie, qui se donnent le bras, la société reste à la porte du fond en les attendant.)

FIN DU PREMIER ACTE.

Digitized by Google

ACTE DEUXIÈME

Un Parc.

SCÈNE PREMIÈRE.

RAOUL, ÉMILIE, LÉON, MADAME CAPRON; CLÉMENCE, au fond du théâtre, cueille des roses qu'elle met dans un petit panier qu'elle tient à la main.

(Émilie, Léon, madame Capron, autour d'une table rustique; Léon, au milieu, sur un banc du jardin, termine une lecture à haute voix; Raoul, de l'autre côté, dessine sur ses genoux. Trois chaises à droite; à gauche, une chaise de chaque côté de la table.)

LÉON, lisant.

« En effet, le postillon, serré par les charrettes, ne de-
» manda point passage aux joueurs de boule insurgés : il
» avait trop de respect pour les émeutes, le postillon.
» C'est lui, dit Jules, en découvrant enfin dans ce dé-
» bris humain Ferragus XXIII, chef des dévorants.
» Comme il l'aimait! ajouta-t-il après une pause...
» Marchez donc, postillon, cria-t-il. »

MADAME CAPRON.

Et puis?...

LÉON, fermant le livre.

Mon Dieu, c'est tout.

MADAME CAPRON.

Ça finit drôlement.

ÉMILIE, se levant, va causer avec Raoul, et regarder son dessin.

Merci, monsieur Léon, votre livre est charmant.

MADAME CAPRON.

J'ai toujours eu du goût pour la littérature;
Dans le temps, j'épuisais les salons de lecture :
J'étrennais les in-douze et les in-octavo;
C'était moi qui coupais chaque roman nouveau.
Ah! monsieur, Dinocourt m'a coûté bien des larmes!

LÉON.

Je le crois bien, c'était un conteur plein de charmes.

MADAME CAPRON.

J'aimais beaucoup aussi l'*Enfant de la forêt.*

LÉON.

Oh! Ducray-Duminil est rempli d'intérêt;
Je partage vos goûts.

MADAME CAPRON.

Ma foi! j'en suis bien aise!
De qui donc est déjà votre *Histoire des Treize?*

LÉON.

D'Honoré de Balzac.

MADAME CAPRON.

Balzac, c'est fort cela!
Je n'ai rien lu qui fût signé de ce nom-là.
A-t-il quelque talent?

LÉON, se levant.

Il avait du génie!
Mais un travail sans trêve avait usé sa vie;
Le corps s'est refroidi, laissant inachevé
L'édifice éternel que l'âme avait rêvé.

RAOUL, levé, près de Léon.*

Ainsi, les créateurs des monuments gothiques
Mouraient sans terminer leurs églises mystiques,
C'était, comme Balzac, des artistes heureux,
Car ils laissaient au moins des chefs-d'œuvre après eux.

CLÉMENCE, descendant la scène.**

Maman, madame Aubert va-t-elle aux Pyrénées,
Comme elle fait toujours depuis quelques années?

MADAME CAPRON.

Ah! peut-être il faudra qu'elle reste à Paris,
Car, tu sais, nos plaisirs dépendent des maris.
A propos de maris, que fait le mien?

(Elle se lève.)

ÉMILIE, quittant Raoul.

Sans doute,
Il est allé guetter au détour de la route
S'il ne voit pas venir son gendre...

(Léon et Raoul se promènent au fond du théâtre.)***

MADAME CAPRON.*

Qui? Boulard?
Il attendra longtemps!... Est-ce que, par hasard,
Tu crois l'avoir ce soir à Meudon?

ÉMILIE.

Je l'espère.

MADAME CAPRON.

Laisse-moi donc, il a bien autre chose à faire!

* Émilie, Raoul, Léon, madame Capron, assise.
** Émilie, Raoul, Léon, Clémence, madame Capron.
*** Émilie, madame Capron, Clémence.

Et maintenant surtout qu'il est représentant,
Il se doit au pays, et n'a plus un instant
A donner aux plaisirs de ce séjour rustique.

ÉMILIE, soupirant.

Ah ! le charmant mari qu'un homme politique !

MADAME CAPRON.

D'ailleurs, je crois qu'il aime assez modérément
La campagne.

LÉON.

Qui sait ?

MADAME CAPRON.

Oui; ce serait charmant.
De voir un député s'armer d'un télescope,
Pour sonder l'horizon, et tomber en syncope
Devant une cascade ou quelques vieux moellons !

RAOUL.*

Ces amusements-là pour les peintres sont bons.

MADAME CAPRON.

Oui, mon gendre, chacun son métier.

ÉMILIE.

Le poëte
A le droit de rêver au chant de l'alouette,
Mais jamais les banquiers ne doivent être émus
Qu'au ramage argentin de leurs piles d'écus.

MADAME CAPRON.

Bon ! Ce ramage-là sert à beaucoup de choses,
Ne fût-ce qu'à payer tes lilas et tes roses,

* Léon, Raoul, madame Capron, Émilie, Clémence.

Tes gazons, tes ruisseaux, et les massifs épais
Où tu vas promener ta poésie au frais.

ÉMILIE.

Messieurs, jamais maman n'eut des goûts très-champêtres.

LÉON.

Quoi ! n'aimeriez-vous pas à dormir sous les hêtres,
Au son virgilien des lointains chalumeaux ?...

MADAME CAPRON.

J'aime mieux m'endormir en lisant les journaux.
Pour moi, la vie aux champs me paraît assommante ;
Mais la mode,—et toujours une mode est charmante,—
Veut que pendant six mois on reste dans son trou,
Sous peine de passer pour n'avoir pas le sou,
Voilà !... Si nous allions au-devant de ton père ?
Ça nous occuperait...

ÉMILIE.

Soit...

MADAME CAPRON, à Léon qui lui offre son bras.

Rien n'est salutaire
Comme une promenade après le déjeuner ;
Ça fait que sans ennui l'on arrive au dîner.

(Émilie reste un instant à regarder Raoul et sa sœur, puis rejoint sa mère, qui envoie Léon au-devant d'elle.)

SCÈNE II.

RAOUL, CLÉMENCE.

RAOUL, assis et dessinant.

Tu n'accompagnes pas ces dames ?

CLÉMENCE, brodant près de la table.

Ton intime
A trop d'esprit pour moi.

RAOUL.

Serait-ce donc un crime
D'être spirituel, et de tous les défauts
Le plus grand à tes yeux?

CLÉMENCE.

Ses soi-disant bons mots
Me donnent sur les nerfs : tu ne veux pas, je pense,
Exiger que j'admire?

RAOUL.

Et cependant, Clémence,
Tout le monde ici l'aime et le trouve charmant.

CLÉMENCE.

C'est que j'ai mauvais goût, Raoul, apparemment.
Ces pointes dont ma sœur paraît fort enchantée
Doivent être au-dessus de ma faible portée,
Car je n'en trouve pas le sel, même en cherchant;
Puis, ce monsieur Léon est un homme méchant.

RAOUL.

Lui, méchant! le meilleur garçon que je connaisse.

CLÉMENCE.

Oh! cela va sans dire : un ami de jeunesse,
C'est sacré!

RAOUL.

Mais enfin, cette méchanceté
Où diable la vois-tu?

CLÉMENCE.

C'est donc de la bonté,
De faire de l'esprit aux dépens de ses hôtes?

RAOUL.

Tu te plais à créer d'imaginaires fautes
Pour les lui reprocher.

CLÉMENCE.

Imaginaires! bien;
Mais tu crois donc, Raoul, que je ne comprends rien?
Encore tout à l'heure, à propos de lecture,
Ne se moquait-il pas de maman?

RAOUL.

Je t'assure...

CLÉMENCE.

Quoique l'on ne soit pas artiste, on y voit clair,
Et l'on n'est pas si simple, ami, qu'on en a l'air;
Bien qu'un ton doucereux déguise la satire,
Je devine à peu près ce que parler veut dire...
Bref, quand l'occasion s'offrira d'éviter
Ton agréable ami, j'en prétends profiter,
Et j'en profite.

RAOUL.

Allons, c'est dit: tu le détestes,
Mais si cela me vaut que près de moi tu restes,
J'aurais mauvaise grâce à me plaindre...

CLÉMENCE, ironiquement.

Vraiment?

(Se levant.)

Est-ce de l'épigramme, ou bien du compliment ?
Je ne saisis pas bien.

RAOUL, gravement.

Clémence, avec ma femme,
J'évite un compliment autant qu'un épigramme,
Mais je dis ma pensée entière... Trop heureux
Quand nous pouvons causer seul à seul tous deux!

CLÉMENCE, s'approchant de Raoul et se radoucissant.

Causons donc... et laissons tes compagnons d'enfance.
Mon Dieu! mais si contre eux j'ai de la méfiance,
C'est que ce sont pour moi des rivaux dans ton cœur,
C'est que je suis jalouse.

RAOUL.

Enfant!

CLÉMENCE.

Ils me font peur!
Il me semble, Raoul, que chacun d'eux me vole
Une part de ton âme!

(Raoul hausse les épaules.)

Oh! je suis une folle,
J'y consens, mais enfin je souffre... c'est par toi.
Tu devrais te montrer plus indulgent pour moi.

(Lui passant les bras autour du cou.)

Tu ne sais pas cela, Raoul, nous autres femmes
Nous ne vivons qu'en vous, vois-tu; nos pauvres âmes
N'ont de joie et d'orgueil que vos travaux; pour nous,
La gloire, le succès, le monde entier... c'est vous!

(Raoul lui presse la main.)

Aussi, lorsque je vais avec toi dans le monde,
L'humiliation de mon cœur est profonde
De voir monsieur Boulard, député, vénéré,
Et, comme un souverain, de flatteurs entouré,
Tandis que toi, de tous inconnu, seul et triste,
Tu restes à l'écart, dans ton coin, pauvre artiste!

RAOUL, qui a montré de l'impatience pendant les deux derniers vers.

Et la conclusion?...

CLÉMENCE, sèchement.

C'est qu'il m'est bien permis
De cordialement détester les amis
Dont les sages conseils, dans votre esprit crédule,
Savent entretenir un rêve ridicule.

(Avec ironie.)

J'ai conclu, mon ami.

RAOUL.

Pour le coup, c'est trop fort!

(Il se contient, puis il ajoute avec calme.)

Mais non... je n'aurai pas l'apparence d'un tort,
Et je resterai calme... Écoutez-moi, Clémence;
Ce que je vais vous dire est grave : l'espérance
De vous voir me comprendre et revenir à moi
M'a longtemps soutenu; mais aujourd'hui je voi
De mon dernier espoir s'évanouir les restes,
Car vous ne m'aimez pas... Par des conseils funestes,
Vous vous êtes laissée abuser, pauvre enfant...

CLÉMENCE.

Quels conseils, s'il vous plaît?...

RAOUL.

Tenez, mon cœur se fend :
Pour discuter ainsi, je souffre trop, Clémence;
Donnez à ma douleur un reste d'indulgence,
Et veuillez m'écouter sans m'interrompre.

(Il la fait asseoir.)

CLÉMENCE.

Bien!
Vous n'aurez jamais tort par cet adroit moyen;
Je vous écoute donc.

RAOUL.

Vous savoir malheureuse,
C'est pour moi, voyez-vous, une pensée affreuse.
Le bonheur que pour vous j'ai tant de fois rêvé,
Je ne l'espère plus... vous m'avez trop prouvé
Que, pour nous réunir, il faudrait un miracle.
Puisqu'à votre repos mes goûts sont un obstacle,
Je ne résiste plus à la fatalité,
Clémence, et je vous rends...

CLÉMENCE.

Eh bien?...

RAOUL.

La liberté.
Si la vie avec moi vous semble un esclavage,
Vous êtes libre.

CLÉMENCE, à part.

O ciel!

RAOUL.

Quant à notre héritage,
Si vous m'abandonnez, Clémence, il est à vous;
Disposez-en.

CLÉMENCE, émue.

Raoul!

(Elle s'arrête, passe rapidement son mouchoir sur ses yeux, et répond froidement :)

Eh bien, soit!... Entre nous
Tout est fini... Du fond du cœur je vous pardonne,
Mais c'est vous qui l'aurez voulu... Pour votre aumône,
Je la refuse.

RAOUL.

Eh quoi!...

CLÉMENCE.

De vous, je ne veux rien,
Et vous conserverez, s'il vous plaît, votre bien.
J'entends rire là-bas...

(Elle remonte la scène.)

Raoul, c'est ma famille;
N'attristons pas leur joie aujourd'hui... Sur ta fille,
Ma pauvre mère, hélas! tu pleureras demain!

(Elle reprend son travail... Raoul se remet à dessiner dans son coin.)

SCÈNE III.

RAOUL, assis; BOULARD, suivi de M. CAPRON; LÉON, ÉMILIE, MADAME CAPRON, assise près de la table; CLÉMENCE remonte la scène au fond et disparaît à gauche.

BOULARD.

Salut aux tourtereaux!... Ce diable de chemin
Est long comme un discours politique.

M. CAPRON.

Oh! la charge
Est parfaite.

BOULARD.

En revanche, il est beaucoup moins large.

MADAME CAPRON.

Comme il a de l'esprit! *

BOULARD.

Eh bien! mon cher Léon,
Comment as-tu trouvé ma petite maison?

LÉON.

Charmante, en vérité.

BOULARD.

Mon Dieu! c'est bien modeste,
Et j'aurais voulu mieux, mais pour ce site agreste,
Ma femme s'est soudain prise de passion,
Et j'ai dû consulter son inclination.
As-tu vu mes bassins?...

LÉON.

Sans doute, ils sont superbes.

BOULARD.

Ah! malheureusement ils sont tout remplis d'herbes.
J'en voulais ces jours-ci faire assainir les eaux,
Impossible : madame adore les roseaux!
Il me faut respecter cet affreux marécage.

LÉON.

Ce pauvre ami!

* M. Capron remonte le théâtre, qu'il traverse après le départ de Clémence, et descend à la place qu'occupait sa fille, de l'autre côté de sa femme, et s'assied. Une femme de chambre lui apporte des biscuits, un verre et une bouteille de vin de Madère sur un plateau. M. Capron boit et mange.

MADAME CAPRON.

D'ailleurs, c'est trop loin du village,
Et l'on ne voit personne.

BOULARD.

Oh ! j'avais de beaux plans
Que ton bon goût de peintre eût trouvés excellents;
Mais ma femme n'est pas artiste; elle préfère
Laisser tout en désordre, et je ne puis rien faire.

ÉMILIE.

Soyez juge, monsieur : de notre vieux donjon,
Les murs devaient subir un honteux badigeon,
Et l'on avait proscrit sans pitié les beaux lierres
Qui de notre terrasse enguirlandent les pierres;
On trouvait que c'était malpropre.

(Rentrée de Clémence.) *

LÉON.

En vérité?
Mais c'est du vandalisme.

BOULARD.

Oh ! moi, la propreté
Avant tout : ce fouillis de la belle nature,
Je l'aime aussi, parbleu ! mais je l'aime en peinture.

MADAME CAPRON.

Vouloir à son château laisser une toison,
C'est ridicule.

M. CAPRON, avalant un biscuit trempé dans son verre.

Absurde, et Boulard a raison.

* Raoul, assis, Boulard, Léon, Émilie, madame et M. Capron, assis, Clémence.

BOULARD.

A la bonne heure! et toi... tu ne dis rien, beau-frère?

(Raoul semble absorbé et ne répond pas.)

(Criant.)

Raoul!... Est-ce qu'il dort?

MADAME CAPRON.

Monsieur est en affaire.

M. CAPRON.

Ne le dérangez pas.

BOULARD, lui touchant l'épaule.

A quoi donc penses-tu?

RAOUL, sortant de sa rêverie.

Qui? moi? pardon, Boulard, je n'ai pas entendu,
J'étais fort absorbé par mon dessin...

BOULARD, se retournant vers Clémence qui a remonté la scène, tournant le dos à son beau-frère, la main appuyée sur le dossier du banc de jardin.

Je pense
Que je serai du moins approuvé de Clémence.

CLÉMENCE, s'éveillant.

Vous me parlez, je crois?

BOULARD, riant.

Ils rêvent tous les deux!
Ah! voilà, c'est ainsi lorsqu'on est amoureux!

ÉMILIE, à part.

Mais qu'ont-ils donc?

LÉON, à part.

Hum! hum! le temps est à l'orage,
Je n'aime pas qu'on soit si rêveur en ménage.

ÉMILIE, bas à Léon.

Comme ils sont abattus.

(Entrée d'un domestique chargé de paniers.)

M. CAPRON.*

Hein! que vois-je? Un saumon!

MADAME CAPRON.

Un faisan!

LÉON.

Des primeurs de la saison prochaine!

MADAME CAPRON.

Des pêches, du raisin!

M. CAPRON.

Une cloyère pleine
D'huîtres d'Ostende!

BOULARD, négligemment.

Il faut bien vivre.

M. CAPRON.

Et ce turbot!
Jamais le grand Vatel n'en servit de plus beau.

MADAME CAPRON.

Il aura mis Chevet au pillage... Émilie,
Nous aurons donc ce soir nombreuse compagnie?

ÉMILIE.

Mais non : nous sommes seuls.

BOULARD.

Morbleu! raison de plus!

* A l'arrivée du domestique, M. Capron a quitté la table, traverse le théâtre, et va droit à lui.

LÉON, montrant Boulard.

Lucullus, aujourd'hui, dîne chez Lucullus !

BOULARD, avec complaisance.

Flatteur !

(Sortie du domestique.)

LÉON.

Qu'avez-vous fait hier à l'Assemblée ?

BOULARD.

Un bruit affreux ! j'en ai la cervelle troublée.
Mais parlons d'autre chose : ici, bien obligé !
Je tiens à profiter de mon jour de congé.
Comme un collégien, j'adore le dimanche,
Avec mon habit noir et ma cravate blanche.
Pour venir près de vous, j'ai laissé de côté
Ce mutisme commode et cette gravité
Qui fait tout le talent de bien des politiques ;
Je suis, jusqu'à demain, tout aux plaisirs rustiques ;
Je veux vivre en berger ; je me fais campagnard...
Léon, je te défie au billard.

LÉON.

Au billard !
Mais c'est un passe-temps tout à fait bucolique ;
J'accepte.

BOULARD.

Bon ! Je suis très-fort quand je m'applique,
Et je m'appliquerai, mon cher, je t'en préviens.

LÉON.

Nous verrons.

Digitized by Google

BOULARD.

Tu verras, professeur!.... Raoul, viens...
Tu jugeras les coups.

RAOUL, se levant.

Soit!

BOULARD.

Une galerie
Ajoute à l'intérêt d'une belle partie.

MADAME CAPRON, à Boulard.

Mon gendre, je vous suis avec tous mes bravos.

M. CAPRON.

Et moi, je vais donner un coup d'œil aux fourneaux.

MADAME CAPRON, à ses filles.

Est-ce que vous restez?

ÉMILIE.

L'aspect des verts feuillages
A pour nous plus d'attraits que les carambolages.
A votre aise.

(Madame Capron, Boulard et Léon remontent au fond. M. Capron les suit; arrivé au milieu du théâtre, resté sur le deuxième plan, les ayant vus sortir à droite, il se dirige, en courant à gauche, du côté de la maison.)

SCÈNE IV.

ÉMILIE, CLÉMENCE.

ÉMILIE, après une petite pause.

Dis-moi, que s'est-il donc passé?
Raoul me paraît sombre, et toi, le front baissé,

Tu cherches vainement à cacher ta tristesse.
Crois-tu que d'une sœur on trompe la tendresse?

CLÉMENCE.

Je n'ai rien.

ÉMILIE.

Mais tes yeux sont rouges.

CLÉMENCE.

Seulement,
Je souffre de la tête, et c'est probablement
La migraine qui m'a rougi les yeux.

ÉMILIE.

Clémence,
Ma sœur, rappelle-toi les jours de notre enfance,
Lorsqu'entrant dans la vie, et la main dans la main,
Nous marchions, en jouant, dans le même chemin;
Dans ce printemps fleuri de nos fraîches jeunesses,
Les innocents bonheurs, les petites tristesses,
Tout était en commun; alors point de secrets
Entre nous, souviens-t'en; alors, quand tu pleurais,
Tu venais près de moi me confier tes peines,
N'est-ce pas?
(Souriant.)
Et jamais tu n'avais de migraines!

CLÉMENCE, fondant en larmes et se jetant dans les bras de sa sœur.

Je suis bien malheureuse!

ÉMILIE, riant à demi.

Eh mais, tu me fais peur!
Voyons : raconte-moi cette grande douleur.
(Elles vont toutes deux s'asseoir.)

CLÉMENCE.

Oh ! n'en ris point; elle est, hélas! trop sérieuse :
Je suis à mon mari devenue odieuse;
Il veut se séparer de moi.

ÉMILIE.

Se séparer!

CLÉMENCE.

Il l'a dit : maintenant, ai-je tort de pleurer ?

ÉMILIE.

Se séparer de toi, Raoul! c'est impossible...
Mon Dieu! quand on discute, on devient irascible ;
Il aura dit cela dans un moment d'humeur,
Mais il t'aime.

CLÉMENCE.

On ne veut jamais croire au malheur
Quand on est, comme toi, trop heureuse soi-même.

ÉMILIE, avec un sourire plein d'amertume, se levant.

Heureuse !

CLÉMENCE.

Pauvre sœur ! tu dis que Raoul m'aime...
Va, tu ne connais pas le cœur de mon mari !...
Toi qui vis au milieu d'un horizon chéri,
Toi qu'un mari modèle a toujours adorée,
Toi dont la douce vie est de luxe entourée,
Et qui n'as pas le temps de former des désirs,
Tu passes en comptant tes jours par les plaisirs,
Et tu ne comprends pas ce que les autres femmes
Renferment quelquefois d'amertume en leurs âmes !

ÉMILIE, se rasseyant.

Hélas ! si tu lisais dans le fond de mon cœur,
Tu ne porterais plus envie à mon bonheur !
Ce vaste tourbillon qu'on appelle le monde
Est un désert bruyant, solitude profonde,
Où la femme de qui chacun cite le nom,
Au milieu des flatteurs languit dans l'abandon !

CLÉMENCE.

Cependant ton mari.

ÉMILIE.

Ces grands faiseurs d'affaires
Qu'empêchent de dormir les noms héréditaires
Sont bien trop occupés pour faire attention
Aux puérils détails de notre affection,
Et leur femme, pour eux, est presque une étrangère...

CLÉMENCE.

Que dis-tu ?

ÉMILIE.

Je te semble une tête légère,
N'est-ce pas? tout entière aux plaisirs de Paris.
Eh bien, pour tout cela je n'ai que des mépris ;
Ma tête inoccupée et mon pauvre cœur vide
S'élancent hors des murs de mon hôtel splendide,
L'ennui me tue... En vain je demande un abri,
Car je suis mariée et n'ai point de mari !...
Ah ! que de fois, pleurant sur mon triste veuvage,
J'enviai les douceurs de ton petit ménage,
Lorsque tu convoitais les misères du mien !

CLÉMENCE.

A ces misères-là, sœur, je ne comprends rien :
N'es-tu pas jeune, belle et riche ? Si la mode,
Par hasard, veut changer un article à son code,
N'implore-t-elle pas humblement ton avis ?
N'es-tu pas, en un mot, l'oracle de Paris ?
Et n'est-ce pas un nom fameux dans la finance
Que tu portes, le nom d'un élu de la France?...

ÉMILIE, se levant ainsi que sa sœur.*

Vanité ! vanité ! Tout n'est que vanité !
Ce n'est point là le sort que j'aurais souhaité.
Tout cela ne vaut pas, ma Clémence chérie,
L'ineffable douceur de se voir l'Égérie
D'un artiste éminent, dont l'esprit et le cœur
Nous donnent, à la fois, la gloire et le bonheur !

CLÉMENCE.

Tu ne veux pas sans doute ici me faire accroire
Que jamais de Raoul me vienne un peu de gloire?

ÉMILIE.

Pourquoi non ? Il obtient un succès colossal
Au salon.

CLÉMENCE.

Lui, Raoul?

ÉMILIE.

As-tu lu le journal ?

CLÉMENCE.

Non.

* Clémence, Émilie.

ÉMILIE.

Il ne t'a rien dit des éloges sans nombre
Qu'on lui prodigue?

CLÉMENCE.

Non.

ÉMILIE.

Toujours il cherche l'ombre!
Le talent véritable est modeste.

CLÉMENCE.

Tu dis
Qu'on cite son tableau dans le journal?

ÉMILIE, prenant un journal sur la table rustique.

Tiens, lis.

CLÉMENCE, saisissant le journal avec empressement.

« *François premier captif* est une œuvre admirée;
» De Raoul désormais la place est assurée.
» A ce jeune talent qui promet de grandir
» Le public éclairé ne peut trop applaudir. »
C'est bien vrai... Mais alors, dis-moi donc, Émilie,
Si Raoul a vraiment quelque peu de génie,
Pourquoi, lors du concours ouvert, l'été passé,
A son esquisse il a sans motif renoncé,
Lorsqu'il en paraissait content? « Cette commande
Permettra, disait-il, que mon nom se répande,
Elle me posera! » Puis, tout à coup, hélas!
L'esquisse resta là.

(Elle garde le journal à la main.)

ÉMILIE.

Comment! tu ne sais pas?

Mais tu ne sais donc rien? Écoute, alors : je gage
Que tu l'en aimeras ensuite davantage.

CLÉMENCE.

Parle donc vite.

ÉMILIE.

Eh bien, lorsque pour ce concours
Il travaillait avec tant d'ardeur tous les jours,
Il apprit qu'un artiste, un ancien camarade,
Depuis tout un grand mois était au lit, malade.
Il y court; le malade était dans un état
Désespéré, manquant de tout, sur un grabat;
Autour de lui pleuraient de douleur... de misère!
Ses deux pauvres enfants, avec leur pauvre mère.

CLÉMENCE.

Ah! mon Dieu!

ÉMILIE.

Dans un coin, sur un vieux chevalet,
Une toile séchée et poudreuse attendait
Qu'enfin l'artiste vînt compléter sa pensée.
Dans cette œuvre, déjà belle et fort avancée,
Ton mari reconnut le sujet du concours.

CLÉMENCE.

Je devine : Raoul leur donna des secours;
Le malade sauvé put finir son esquisse,
Et celui qui l'avait tiré du précipice
Ne voulut plus dès lors se mettre sur les rangs,
Où de son protégé luttaient les concurrents?...

ÉMILIE.

Bien mieux : de son ami traduisant la pensée,
Ton mari termina l'esquisse commencée

Avec tout son talent, aidé de tout son cœur.
Le malade guéri fut proclamé vainqueur,
Et toute une famille éplorée, éperdue,
Par notre cher Raoul fut au bonheur rendue.
Voilà, petite sœur, pourquoi l'été passé,
A ce fameux concours il avait renoncé.

CLÉMENCE.

O mon Raoul! cœur d'or! nature généreuse!
Vois, je pleure, Émilie! oh je suis bien heureuse
Et bien fière de lui!

ÉMILIE.

Comme il serait joyeux
S'il pouvait voir tomber ces larmes de tes yeux!...

SCÈNE V.

LÉON, ÉMILIE, CLÉMENCE.

LÉON.

Je viens de remporter une victoire insigne!

ÉMILIE.

Ah! vous êtes vainqueur?

LÉON.

Et sur toute la ligne.
J'ai battu le banquier.

(A part.)

Ce n'est pas au billard
Que j'aimerais le mieux à battre mons Boulard.

CLÉMENCE, allant à lui avec embarras.

Monsieur... je voudrais bien vous dire quelque chose...

LÉON.

A moi? madame.

(Elle fait un signe affirmatif.)

Eh bien! j'attends.

CLÉMENCE.

C'est que je n'ose...

Vous devez me haïr...

LÉON.

Qui? moi? madame.

CLÉMENCE.

Oh! oui!

LÉON.

Comment, je haïrais la femme d'un ami?

CLÉMENCE, passant à la gauche de Léon.*

Mais sans doute... Avec vous je fus un peu maussade,
J'en conviens. C'est qu'aussi j'avais l'esprit malade ;
Mais je crois que mon mal touche à sa guérison...
Voulez-vous m'accorder un généreux pardon?

(Elle lui tend la main, que Léon saisit et porte à ses lèvres.)

Merci! vous comprenez : j'abhorrais la peinture
Et les peintres par suite : oh ! mais je vous assure
Que j'ai bien expié ma faute ; désormais
Les peintres seront tous mes amis, et jamais
On ne vous fera plus de tristes confidences
Sur les ambitions de la pauvre Clémence.

* Léon, Clémence, Émilie.

LÉON.

Quel bonheur pour Raoul, car il vous aime bien!

CLÉMENCE.

Il m'aime, dites-vous?

ÉMILIE.

Elle n'en croyait rien,
Comprenez-vous cela?

LÉON.

Mais c'était un blasphème!
Il n'a jamais aimé que vous.

CLÉMENCE, rayonnante, à sa sœur.

Mon Raoul m'aime!
Oh! je veux bien l'aimer aussi! Mais, dites-moi,
Vous qui l'avez connu dès l'enfance, pourquoi
Nous souffrions tous deux sans pouvoir nous entendre,
Et pourquoi je l'aimais sans savoir le comprendre?

LÉON, se grattant l'oreille.

Cette question-là m'embarrasse beaucoup,
Madame...

CLÉMENCE, avec enjouement.

Allez toujours, vous pouvez dire tout;
Parlez-moi franchement... comme à votre écolière;
Je connais mal encor ma nouvelle carrière,
J'en suis à l'A, B, C : soyez mon professeur.

LÉON, à part.

Quel changement!...

CLÉMENCE, revenant à sa sœur.

Déjà, j'ai reçu de ma sœur
Quelques instructions, mais fort élémentaires :
Il faut m'initier tout à fait aux mystères
De ma nouvelle vie; il faut faire de moi
Une artiste, pour plaire à Raoul.

LÉON, embarrassé.

Ah! ma foi,
Tout cela se sent mieux que cela ne s'explique.

CLÉMENCE.

Bah! expliquez toujours un peu : quand je m'applique,
Je ne saisis pas mal et je vous comprendrai;
Ce qui m'échappera... je le devinerai!

LÉON, à part.

Elle est charmante!

ÉMILIE.

Allons, monsieur, montez en chaire
Et faites votre cours... Et toi, prête, ma chère,
Une oreille attentive à ce docte mortel
Qui va se faire entendre.

LÉON, riant.*

Oh! c'est trop solennel
Et cela me fait peur!... le manque d'habitude!
Tenez, faisons plutôt, en causant, une étude
De mœurs... Asseyons-nous et cherchons tous les trois
D'où vient que de tout temps, l'artiste et le bourgeois,

* Émilie, Clémence, Léon.

Au lieu de s'entr'aider, habitent cette terre
En frères ennemis, toujours sur pied de guerre.

ÉMILIE.

Voyons; c'est un sujet digne d'attention.

CLÉMENCE, souriant.

Et cela rentre un peu dans notre question,
N'est-il pas vrai?

LÉON.

D'abord, qu'entend-on par artiste
Dans le monde bourgeois? Un rêveur à la piste
De mille songes creux, un pauvre diable, un fou,
Qui se promet la gloire et qui n'a pas un sou.

CLÉMENCE.

C'est cela...

LÉON.

Le bourgeois, qui raisonne et qui compte,
Choisit vers la fortune une route plus prompte;
Ce qu'il veut, avant tout, c'est gagner des écus,
Et lorsqu'il en a trop, il en cherche encore plus.

ÉMILIE.

Oh! c'est bien vrai!

LÉON, s'asseyant.

L'artiste est-il dans la détresse?
Il se passe très-bien de luxe et de richesse;
S'il n'a ni vaste hôtel, ni train, ni coffres-forts,
La folle du logis lui garde ses trésors :
Comme une bonne fée, elle vient en cachette
Lui bâtir des palais d'un coup de sa baguette,

Et sous les horizons d'un décor enchanté
Lui cache les murs nus de la réalité.
Comprenez-vous?...

CLÉMENCE, après avoir regardé sa sœur.

Pas trop.

LÉON.

Le bourgeois suit sans trêve
Un but prémédité; l'artiste suit son rêve :
L'un vit dans l'idéal, l'autre dans le réel.

ÉMILIE, avec enthousiasme.

L'un rampe sur la terre, et l'autre plane au ciel!

LÉON.

Tenez! pour le bourgeois, qu'est-ce que la campagne?
C'est un luxe obligé que tout homme qui gagne
Un tant soit peu d'argent ne peut se refuser;
Il y va, soi-disant, pour s'y bien amuser,
Mais pour faire, avant tout, comme les gentilshommes.
La campagne, pour lui, c'est du foin et des pommes,
Du bois à jeter bas, des fruits à ramasser;
C'est surtout de l'argent qu'on pourrait mieux placer.

CLÉMENCE, avec empressement.

Et pour l'artiste?...

LÉON, se levant.

Oh! lui ne voit dans la campagne
Que les bois suspendus aux flancs de la montagne,
Les gazons verdoyants, le cristal des ruisseaux,
Dont l'onde fugitive agite les roseaux...

Il y voit, sous l'abri d'une épaisse ramée,
La douce solitude avec la femme aimée,
Et la lecture à deux, au pied des buissons verts,
Où le chant des oiseaux accompagne les vers.

CLÉMENCE, s'animant.

Je commence à comprendre...

ÉMILIE.

Allons, monsieur, courage!
Votre élève profite.

LÉON.

Enfin, le mariage,
Ce lien éternel, qu'est-ce pour le bourgeois?
C'est une affaire!

ÉMILIE.

Hélas!

LÉON.

Il ne fera pas choix
De la femme qui parle à son cœur, mais de celle
Dont la dot peut le mieux remplir son escarcelle.
C'est un marché décent, exempt d'émotion,
Et d'où l'arithmétique exclut la passion.

CLÉMENCE.

Et pour l'artiste?...

LÉON.

Oh! lui, dans ce lien sublime,
Voit le chaste roman de l'amour légitime,
La longue causerie aux lueurs du foyer,
Lorsque le vent d'hiver pleure dans l'atelier;

Puis, quand vient le printemps, c'est quelque beau voyage...
On entreprend ensemble un gai pèlerinage,
Et tout en moissonnant le travail à venir,
On glane chaque jour plus d'un cher souvenir.
Enfin, dès que s'enfuit la dernière hirondelle,
Vers le nid délaissé, l'on vole à tire-d'aile,
Et l'on retrouve, avec ses amis, ses travaux,
Mille petits bonheurs qui sont toujours nouveaux !

CLÉMENCE.

Je comprends maintenant ! une vie inconnue,
Comme en un songe d'or se dévoile à ma vue ;
Tout se revêt soudain d'un coloris nouveau :
L'air me paraît plus pur et le soleil plus beau.
Comme on voit au printemps se réveiller l'abeille,
Il me semble sentir mon âme qui s'éveille ;
Mille sensations envahissent mon cœur ;
Que se passe-t-il donc en moi ?

ÉMILIE, debout.

C'est le bonheur
Qui sur ton jeune front pose son auréole !

CLÉMENCE.

Oh ! mon Raoul, pardon !

(Elle reste comme en extase, passe au milieu, et remonte la scène.) *

ÉMILIE, à Léon.

Grâce à votre parole,
Un monde radieux soudain s'est révélé
A cette âme engourdie... Oh ! vous avez parlé

* Émilie, Léon, Clémence, au fond.

Comme un homme de cœur! Bienheureuse la femme
Qui pourra vous nommer son époux!

LÉON.

Ah! madame,
Plus fortuné celui qui, dans un heureux jour,
D'un cœur comme le vôtre eût mérité l'amour!

(Émilie baisse les yeux, tous deux semblent embarrassés.)

CLÉMENCE.

Ah! voici ces messieurs. Comme Raoul est triste!
Maintenant que, par vous, me voilà presque artiste,
Je veux qu'il soit heureux entre tous les maris.
Mon maître, vous verrez si je vous ai compris!

SCÈNE VI.

LÉON, BOULARD, M. CAPRON, ÉMILIE, CLÉMENCE, RAOUL derrière la table.

BOULARD.

Que diantre faites-vous?...

M. CAPRON.

Le dîner est sur table.

CLÉMENCE.

Déjà?

M. CAPRON.

Comment, déjà?... Tout sera détestable,
Et nous mangerons froid ce succulent festin.
Quel vandalisme!

BOULARD.

Ah çà! vous n'avez donc pas faim?

ÉMILIE, qui sourit en regardant Clémence et Léon d'un air d'intelligence.

Mais pas trop, mon ami.

BOULARD.

Pour moi, c'est incroyable,
La campagne me donne un appétit de diable.

M. CAPRON.

Alors, dirigeons-nous vers la salle à manger.

LÉON.

Tu parlais ce matin de te faire berger;
Moi, je comptais dîner, sous quelque frais ombrage,
Des fruits de ton jardin, de pain bis, de laitage,
Et tu viens nous offrir un repas de glouton!
C'est peu champêtre.

BOULARD.

Eh bien! monsieur le Céladon,
Nous vous ferons demain déjeuner sur l'herbette;
Nous enrubanerons votre blanche houlette,
Et, comme les galants des rives du Lignon,
Vous pourrez adopter pour votre compagnon
Un caniche discret, confident de vos flammes.

M. CAPRON.

Toujours spirituel!... Messieurs, la main aux dames.

(Émilie gagne le fond avec son père et son mari; Clémence prend le bras de Raoul étonné.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME

Le décor du premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉMILIE et CLÉMENCE, sur le canapé; CLÉMENCE, seule, travaille à sa broderie, LÉON, RAOUL, sur des fauteuils.

RAOUL.

C'est ce que nous nommons mission artistique.

LÉON.

Je puis en être; on part dans huit jours pour l'Afrique.

ÉMILIE, avec émotion.

Vous partez?...

(Se reprenant.)

Mais pardon, je ne comprends pas bien.
Le but de l'entreprise...

LÉON.

Oh! mon Dieu, moins que rien!
Il s'agit simplement de découvrir Carthage...
Un prétexte.

RAOUL.

L'État doit payer le voyage.

CLÉMENCE.

L'État... carthaginois?

RAOUL.

En partant, tu pourrais
T'improviser savant, sans te mettre en grands frais.

LÉON.

Oui, j'aurais d'un vieux mur, conquérant pacifique,
Non moins qu'un Scipion, ma victoire punique,
Et dans les ateliers, un jour, quelque rapin
Me donnerait le nom de Léon l'Africain.

ÉMILIE.

C'est superbe!

LÉON.

En effet, c'est beau... comme l'antique.

(Avec un soupir.)

Mais il faudrait partir!

(Il se lève.)

(Émilie paraît émue.)

CLÉMENCE, suivant sa sœur des yeux.

Le sens patriotique
Se serait-il en vous soudain développé?
La glu des préjugés aurait-elle attrapé
Cet artiste nomade, à l'âme vagabonde,
Moins Français, à coup sûr, que citoyen du monde?

LÉON.

Mesdames, j'en ai peur! Oui, depuis mon retour,
Je me sens possédé d'un invincible amour...

CLÉMENCE, inquiète.

D'un amour?...

LÉON, négligemment.

Oui, madame, un amour véritable
Pour ce Paris qu'ici l'on trouve inhabitable
Et qui devient pour nous un incessant besoin,
Presque une passion, quand nous en sommes loin.

ÉMILIE.

Mais vous m'inquiétez ! C'est de la nostalgie !

CLÉMENCE.

Vous tournez au Breton !

LÉON.

Avec quelle énergie
Sous ce bleu firmament j'invoquais le ciel gris
Et les murs enfumés de notre cher Paris !
Et lorsque je revis les côtes de la France,
Comme mon cœur battait de joie et d'espérance !

RAOUL.

La France et l'espérance ! oh ! voilà de ces mots
Qu'on faisait autrefois sonner à tout propos.

CLÉMENCE.

Auriez-vous, pour vous mettre en l'état ou vous êtes,
Lu l'ouvrage appelé *Victoires et Conquêtes?*

LÉON.

J'expie en ce moment les torts de ma gaîté,
Madame ; comme vous, j'ai souvent plaisanté
L'innocent chauvinisme, et mon esprit sceptique
Raillait des bons bourgeois la foi patriotique.

Tu t'en souviens, Raoul, du quolibet banal
Impitoyablement j'épuisais l'arsenal
Contre les troubadours et leur France chérie;
Mais sur les bords lointains on comprend la patrie,
Madame... et j'ai juré de ne rire jamais
Quand j'entendrais rimer *français* avec *succès*.

ÉMILIE.

Un serment d'Annibal !

CLÉMENCE.

C'est tout à fait punique.
Décidément, monsieur, vous irez en Afrique.

LÉON.

Non, madame; à Paris, je suis dans mon milieu.
Paris est un Olympe où l'artiste est un dieu!
Là-bas, dans l'Orient, mes yeux, du haut des grèves,
Cherchaient à l'horizon le pays de mes rêves,
Et je te maudissais, sol inhospitalier,
Où la femme est captive et l'amour prisonnier.

RAOUL.

Qu'il a bien dit cela! vraiment, quand tu t'animes,
Tu rencontres parfois des mouvements sublimes;
Au besoin, tu ferais un orateur brillant.

(Il se lève.)

LÉON.

Oui !...

RAOUL.

Si tu nous parlais question d'Orient!
Tu dois être très-fort...

CLÉMENCE.

Oh ! point de politique.

RAOUL.

Tu disais donc qu'au fond du pays poétique,
Et sous le ciel ardent qu'habitent les houris,
Tu maudissais les Turcs et regrettais Paris ?...

(Émilie se lève.)

LÉON.

Là-bas, je regrettais nos salons, où les femmes
Font briller leur esprit, moins charmant que leurs âmes,
Et les propos du soir, sous les arbres en fleur...

(Plus bas, après une pause.)

Ainsi que l'autre soir, à Meudon...

(Émilie paraît embarrassée ; Clémence s'en aperçoit et se lève.)

CLÉMENCE.

Mais, ma sœur,
Tu ne penses donc plus à faire ta visite ?
L'heure passe.

ÉMILIE, avec embarras.

C'est vrai, je pars...

CLÉMENCE.

Mais reviens vite.

(A Léon, qui s'est levé après avoir pris son chapeau.)

Ah ! vous sortez aussi ?

(Léon fait un signe approbatif et va ouvrir la portière au fond.)

RAOUL, à Léon.

Nous t'aurons à dîner ?...

LÉON, signe affirmatif.

C'est dit.

(Offrant le bras à Émilie.)

Permettez-moi de vous accompagner
Jusqu'à votre voiture.

(Émilie prend le bras de Léon. Ils sortent par le fond.)

SCÈNE II.

CLÉMENCE, RAOUL, à son chevalet.

CLÉMENCE, à part.

Il descend avec elle.
Comme elle était émue!.. Oh! faisons sentinelle!
Chère sœur! c'est à toi que je dois mon bonheur,
Je veille sur le tien. Comme son pauvre cœur
Est vide!...Ce Boulard... Le sot!...hélas!...il la délaisse
Pour aller méditer sur son livre de caisse;
Il met tout son esprit à gagner des tas d'or,
Sans se douter qu'il a sous la main un trésor.
Toujours la proie et l'ombre!... O pauvre espèce humaine!

RAOUL, travaillant.

A quoi donc penses-tu?

CLÉMENCE.

Je pense à la Fontaine,
Ce bonhomme charmant, qui nous a dit si bien
Comment l'ambition perdait l'homme et le chien.

RAOUL, se rapprochant de Clémence.

Tu dis : l'homme et le chien?... En revanche, la femme
Ignore ce péché, n'est-ce pas?

CLÉMENCE.

Je réclame
Contre ce gros pavé lancé dans mon jardin.
Sans doute, trop souvent nous rêvons un destin
Où le luxe et l'argent remplissent un grand rôle :
On nous élève ainsi... Sur les bancs de l'école,
Nos pauvres petits cœurs, par l'exemple infestés,
Sont bourrés à plaisir de sottes vanités;
On nous parle de dot à treize ans. Des maîtresses
La plus riche héritière a toutes les caresses;
Puis lorsque nous entrons dans le monde, on voudrait
Trouver des cœurs naïfs et sourds à l'intérêt!
Est-ce possible?...

RAOUL.

Aussi toutes les jeunes femmes
Ne songent qu'à briller, faire les grandes dames.
(Il s'assied sur son tabouret.)

CLÉMENCE.

D'accord, mais il en est qui bientôt ont compris
Que ce n'est point l'argent qui fait les bons maris.

RAOUL.

Tu crois?...

CLÉMENCE.

Mieux que cela, mon ami, j'en suis sûre.
(S'approchant du chevalet.)
Que ce sujet me plaît! Quelle riche nature!

RAOUL, qui a écouté avec étonnement.

Un de mes vieux dessins m'a fourni ce tableau;
C'est tout à fait exact.

CLÉMENCE.

O Raoul, qu'il est beau
De pouvoir évoquer ainsi, par la pensée,
L'ensemble et les détails d'une scène passée
En donnant sur la toile un corps au souvenir,
Et de se rendre ainsi, dans les jours de tristesse,
Quelques tièdes rayons des heures de jeunesse!

RAOUL, se levant.

Eh mais, quelle chaleur!

CLÉMENCE.

Cela t'étonne un peu?

RAOUL.

Jamais, pour mes tableaux, tu n'as montré ce feu.

CLÉMENCE.

Ah! c'est qu'il est parfois des instincts qui sommeillent
Longtemps en nous, Raoul, puis tout à coup s'éveillent.
(Souriant.)
Le goût des arts, chez moi, longtemps à sommeillé.

RAOUL, prenant à deux mains la tête de sa femme qu'il embrasse.

Et quel heureux génie enfin l'a réveillé?...
Quelle fée, étendant sa baguette dorée,
A touché ma Clémence et l'a transfigurée?
A qui dois-je, en un mot, cette conversion
Dont tu me vois surpris?...

CLÉMENCE.

Une apparition
A soufflé l'étincelle en mon âme engourdie...
Un songe...

RAOUL, souriant.

Un songe...

CLÉMENCE, gaiement, entraînant Raoul au milieu du théâtre.

Comme en une tragédie.

RAOUL, de même.

Tu ne peux éviter d'en faire le récit.

CLÉMENCE, tragiquement.

C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit...

(On frappe.)

Allons! quelque importun... Il est donc impossible
D'être seuls un instant?... Sais-tu que c'est terrible?...
Quand nous causions si bien! Ah! mon Dieu, quel ennui!

RAOUL.

Pour la première fois tu te plains, aujourd'hui,
De voir un visiteur troubler nos tête-à-tête.
A cet importun-là, moi, je veux faire fête,
Qu'il soit le bienvenu! Je lui dois le bonheur
De t'avoir vue, ici, maudire un serviteur!

(On frappe de nouveau.)

Entrez!

SCÈNE III.

CLÉMENCE, BOULARD, RAOUL.

BOULARD, très-défait.

Vous êtes seuls?...

RAOUL.

Oui, très seuls.

BOULARD.

Émilie
N'est pas venue?...

CLÉMENCE.

Oh! si, mais elle est ressortie.

BOULARD.

Dieu soit loué!
(Il tombe sur un fauteuil au milieu du théâtre, au deuxième plan.)

CLÉMENCE.

Comment?...

BOULARD.

Ah! c'est qu'il m'est permis
De tout vous avouer, à vous, mes bons amis.

RAOUL.

Tu dis?

CLÉMENCE.

Vous m'effrayez!...

BOULARD.

Tandis que, devant elle,
Je n'aurais jamais pu.

CLÉMENCE.

Cette attente est mortelle.
Achevez!...

BOULARD.

Suis-je assez du ciel abandonné!

RAOUL.

Courage, dis-nous tout, va!

BOULARD.

Je suis ruiné!

CLÉMENCE.

Ruiné!

RAOUL.

Que dis-tu?... toi! le roi de la Bourse!

BOULARD.

Ruiné, mes amis, ruiné sans ressource!
Accablé sous les coups d'un infernal destin!

RAOUL.

Du calme! explique-toi.

CLÉMENCE.

Ruiné!

BOULARD.

Ce matin,
Je devais recevoir une somme assez forte;
Mon débiteur a pris la fuite, il nous emporte
Deux cent vingt mille francs, sur lesquels je comptais
Pour payer aujourd'hui.

CLÉMENCE.

Ciel!

BOULARD.

Demain les protêts
Auront anéanti mon crédit sur la place;
A mes engagements il faudra faire face;
Je suis perdu!

(Il se lève.)

RAOUL.

Perdu! pour deux cent mille francs
Qui manquent à l'appel?

BOULARD.

Hélas! oui.

RAOUL.

Je comprends
Qu'un pareil accident dérange tes affaires,
Mais te ruine, non.

BOULARD, prenant les mains de Raoul.

Oh! tu ne connais guères
Ce flot capricieux qu'on nomme le crédit!
Il nous vient sans motif, il s'élève, il grandit;
La fortune nous sert en esclave docile,
La foule nous admire et tout nous est facile,
Et nous sommes les rois du monde; puis un jour
Le vent change, Raoul, et par un prompt retour,
L'onde qui nous portait tout à coup se retire;
Après l'ovation, arrive le martyre:
L'homme dont les flatteurs assiégeaient le palais,
Abandonné de tous, tombe au bruit des sifflets!

CLÉMENCE.

Mais deux cent mille francs, pour vous, c'est peu de chose.

BOULARD.

Ces deux cent mille francs sont la petite cause
Qui prépare toujours les grands événements.
Je ne puis faire honneur à mes engagements:
Aujourd'hui, mes billets demeurent en souffrance;
Demain, plus de crédit!... partant, plus d'espérance!
Je me vois assailli de réclamations :
Il faut, pour rembourser mes obligations,
Réaliser sur l'heure à de grands sacrifices;
Il me faut liquider... dès lors, les bénéfices
Sur lesquels je comptais m'échappent.

RAOUL.

Et voilà
A quoi tient la fortune en ce monde!

CLÉMENCE.

Et c'est là
L'idole aux pieds d'argile à qui l'on sacrifie
Ses instincts, son honneur, le repos de sa vie!
Comme on m'avait trompée!

(On entend le roulement d'une voiture.)

Écoutez! écoutez!

(Elle court à la fenêtre.)

C'est ma sœur qui revient.

BOULARD.

Où me cacher?

CLÉMENCE.

Restez!
Il faut la préparer à l'affreuse nouvelle,
Et nous verrons après.

BOULARD, se réfugiant auprès du canapé.

Quelle épreuve pour elle!...

SCÈNE IV

RAOUL, BOULARD, tournant presque le dos au public devant le canapé, ÉMILIE, CLÉMENCE.

ÉMILIE, déposant son chapeau en entrant.

Ne vous dérangez pas, ce n'est que moi. Tiens! tiens!
Mon mari! quel miracle!... Ah! mon ami, tu viens
Surprendre ainsi les gens!

CLÉMENCE.

Ta visite?

ÉMILIE.

Parfaite!
Je n'ai trouvé personne, et la corvée est faite.
Ensuite, en revenant, le long du boulevard,
Couru les magasins. Quel ennuyeux bavard
Que ce marchand, mon Dieu! Pour la plus mince emplette,
Combien de lieux communs on vous jette à la tête!
J'ai pris plusieurs chiffons qui ne me plaisent point
Et dont assurément je n'avais nul besoin;
En un mot, j'ai jeté l'argent par la fenêtre.

(A Boulard, qui s'est un peu retourné.)

Vous serez satisfait, ô mon seigneur et maître,
Et Votre Majesté ne m'accusera plus
De ne point assez faire honneur à ses écus.
Hé bien! qu'avez-vous donc? qui vous rend si maussades?...
Les actions du Nord seraient-elles malades?
Le blanc de zinc est-il vers l'abîme penché?...
Sur quelle baisse enfin avez-vous donc marché,
Pour être si folâtre?... hein?

BOULARD.

Ah! ma bonne amie...
(A part.)
Je ne pourrai jamais!

(Il prend la main de Raoul.)

CLÉMENCE.

Hélas! ma sœur chérie.

ÉMILIE.

Alors, nous sommes donc ruinés tout à fait?...

(Clémence fait à sa sœur un signe de tête affirmatif en baissant les yeux. Raoul, assis sur le canapé, est rêveur; Boulard, sur le fauteuil qu'occupait Léon, la tête dans ses mains.)

(Silence.)

Ruinés! Ce mot-là fait toujours un effet...
Mais cela passera.
(A Clémence.)
Je suis fort peu duchesse,
Tu le sais...

CLÉMENCE.

Bonne sœur!

ÉMILIE, montrant Boulard à sa sœur.

Mais lui dont la richesse

Était toute la vie, il va se désoler.
C'est à moi de le plaindre et de le consoler.
(A Boulard.)
Allons, reprends courage.
(Elle lui saisit les mains.)

BOULARD, se levant.

Oh! que dira le monde?...

(Raoul quitte le canapé après que Boulard s'est levé et se dirige vers la table, derrière le canapé, au deuxième plan; il s'assied et se met à écrire.)*

ÉMILIE.

Le monde fut toujours frondeur, il faut qu'il fronde.
Le monde... eh bien, mon Dieu! dira ce qu'il voudra,
Que nous importe, à nous?...

BOULARD.

Ah! comme l'on rira
De mes ambitions!... « Ce profond politique,
» Dira-t-on, ce Boulard, dont le castel gothique
» Eût pu faire l'orgueil d'un baron allemand,
» Ce grand interrupteur, célèbre au parlement
» Par sa voix de stentor : ruiné! — Pas possible! —
» Ma parole d'honneur! — L'aventure est risible,
» Contez-nous donc cela... » Et tous les envieux
Sur ton pauvre mari de fondre à qui mieux mieux.
Ah! c'est horrible!

ÉMILIE.

On a cent fois raison de dire
Que de tous les amours, l'amour-propre est le pire.
Eh! crois-tu, mon ami, que l'on m'épargnera?...

* Boulard, Émilie, Clémence.

BOULARD.

Te calomnier, toi! mais qui donc l'osera?...

ÉMILIE.

Tout le monde, y compris ma plus intime amie.
« Vous savez, dira-t-on, cette belle Émilie
» Qui, chez l'ambassadeur, au dernier carnaval,
» De par ses diamants fut la reine du bal?...
» Elle a de son mari, deux fois millionnaire,
» Dévoré la fortune. — Émilie? — Oui, ma chère,
» Cet ange vaporeux n'était que vanité,
» Et Boulard est réduit à la mendicité.
» Le pauvre homme! »

BOULARD.

Comment! il se peut qu'ils t'accusent?

(Clémence remonte et redescend au plan où se trouve son mari.)

ÉMILIE.

Il faut bien, mon ami, que les salons s'amusent!
Laissons-les s'amuser. Bientôt ils trouveront
Quelque nouveau jouet, et puis nous oublieront.
Mais est-ce que souvent, dans nos jours d'opulence,
Nous n'avons pas manqué nous-mêmes d'indulgence
Pour des gens qui voyaient sombrer leur galion?
Nous subirons demain la loi du talion,
C'est juste.

BOULARD, au désespoir.

Et ne pouvoir trouver, ma pauvre amie,
Ces deux cent mille francs qui me rendraient la vie!
C'est à devenir fou!

RAOUL, se levant et s'approchant de Clémence, un papier à la main.

De ton consentement,
Clémence, j'ai besoin!

CLÉMENCE.

Tu dis...

RAOUL, lui présentant le papier.

Lis seulement
Ces deux mots que je viens d'écrire à mon notaire. *

CLÉMENCE prend le papier avec étonnement et lit.

« Monsieur, veuillez compter de suite à mon beau-frère
» Les trois cent mille francs que vous avez à moi,
» Je prends un intérêt dans sa maison. »

RAOUL.

Et toi,
M'approuves-tu, Clémence?...

CLÉMENCE, se jetant à son cou.

O moment plein de charmes!
Si je t'approuve?... Tiens, mon ami, vois mes larmes!
Merci pour eux! pour moi!

(Courant à Boulard encore absorbé.)

Dieu veille encore sur vous,
Et vous êtes sauvé!

BOULARD, s'éveillant.

Sauvé! que dites-vous?

CLÉMENCE, lui donnant la lettre.

Tenez!

* Clémence, Raoul, Emilie, Boulard, assis.

ÉMILIE, serrant Clémence dans ses bras.

Ma bonne sœur...

BOULARD, après avoir parcouru la lettre avec avidité.

Sauvé par toi, mon frère!
Sauvé par l'abandon de ta fortune entière,
Est-ce possible, ô ciel!

ÉMILIE, à Clémence.

Ah! sois fière de lui!

CLÉMENCE.

Je t'aimais, mon Raoul, je t'admire aujourd'hui!

MADAME CAPRON, en dehors.

Où sont-ils? où sont-ils?

CLÉMENCE.

C'est la voix de ma mère.

RAOUL.

Plus un mot de cela. Tâchons, mon cher beau-frère,
Qu'elle ne sache rien de ce petit malheur,
Elle en pourrait tomber malade de douleur.

SCÈNE V.

LES MÊMES, MADAME CAPRON, M. CAPRON.

MADAME CAPRON, essoufflée, suivie de son mari.

Les voilà! Mes enfants, pour nous tous, quelle gloire!

M. CAPRON.

Quel honneur!

ÉMILIE.

Qu'est-ce donc?

MADAME CAPRON.

Vous n'y pouvez pas croire

M. CAPRON.

J'y crois à peine, moi.

ÉMILIE.

Voyons!

MADAME CAPRON.

Ce cher Boulard!

Il faut que je l'embrasse...

BOULARD.

Hein!

MADAME CAPRON lui saute au cou.

Sur le boulevard...

M. CAPRON.

Nous passions...

MADAME CAPRON.

Quand soudain...

M. CAPRON.

La chose est incroyable...

MADAME CAPRON.

Nous voyons...

M. CAPRON.

Devant nous...

MADAME CAPRON.

Mais c'est insupportable

Laissez-moi donc parler ; vous avez le défaut
D'interrompre toujours...

M. CAPRON.

Je ne dis plus un mot.

(Il remonte la scène.)

MADAME CAPRON.

Vous ferez bien...

BOULARD.

Enfin !

MADAME CAPRON.

Devant les étalages
Nous passions : tout à coup, chez un marchand d'images,
Nous voyons devant nous un superbe portrait,
Ressemblant... devinez... à Boulard...

M. CAPRON, redescendant.

Trait pour trait.

MADAME CAPRON.

Encore ! alors parlez !

M. CAPRON.

Je me tais, chère amie.

(Il remonte.)

MADAME CAPRON.

C'est fort heureux ! Je cours vers la lithographie
Et lis, en écartant un flot de curieux :
« Boulard, représentant ! » Est-ce assez glorieux ?

BOULARD.

Vous m'en voyez confus...

MADAME CAPRON.

Au lion de Florence
Il servait de pendant.

BOULARD.

Peste !

MADAME CAPRON.

Toute la France
Connaîtra désormais votre air, votre regard,
Et quand vous passerez, on dira : « C'est Boulard,
» Notre représentant ! » Quel plaisir pour la femme
A qui vous donnez le bras !

RAOUL.

Oui, certes.

MADAME CAPRON.

Ah dame !
Tout le monde ne peut donner ces plaisirs-là.
Qu'en dites-vous, Raoul ?

RAOUL.

Non, sans doute.

MADAME CAPRON, à Raoul.

Et voilà
Où mène le travail ! Tâchez donc de comprendre
Qu'il faut faire une fin.

M. CAPRON.

Oui, songez-y, mon gendre :
C'est par l'activité que l'on arrive à tout,
Position, fortune.

CLÉMENCE.

Il y songe beaucoup.

MADAME CAPRON.

Cela ne suffit pas de songer, il faut faire.

CLÉMENCE.

Eh bien! apprenez donc que Raoul, pour vous plaire,
Veut faire aller de front les finances et l'art :
Il prend un intérêt dans la maison Boulard.

MADAME CAPRON.

Dans la maison Boulard! Est-ce vrai, chère amie?

BOULARD.

Ce sera, désormais, Boulard et compagnie!

MADAME CAPRON.

Que ne le disait-il ?

CLÉMENCE.

C'est qu'il vous ménageait
Cette surprise.

M. CAPRON.

Eh bien ! j'approuve son projet.

MADAME CAPRON.

Banquier! ce cher Raoul! je suis vraiment ravie !...
Que je l'embrasse aussi.

(Elle lui saute au cou.)

L'on doit, dans cette vie,
Penser à l'avenir, et moi je savais bien
Qu'il se fatiguerait de n'arriver à rien,
En faisant des tableaux que personne n'achette.

M. CAPRON.

Ainsi, c'est entendu : nous laissons la palette
Pour le Doit et l'Avoir... et nous ne peindrons plus.

(Les Capron regardent le tableau sur le chevalet et l'admirent.)

CLÉMENCE, pressant la main de son mari.

Oh ! tu peindras, Raoul !

MADAME CAPRON.

A ses moments perdus,
Comme distraction, d'accord, je l'autorise.

UN DOMESTIQUE.

Monsieur Léon !

CLÉMENCE.

C'est bien ! qu'il entre.

SCÈNE VI.

ÉMILIE, BOULARD, CLÉMENCE, LÉON, MADAME CAPRON, RAOUL, M. CAPRON.

LÉON, après avoir salué.

Une surprise !...

MADAME CAPRON.

Encore ! c'est le jour.

LÉON.

Je vais être indiscret,
Peut-être ; mais, ma foi, tant pis pour ton secret,
Raoul.

RAOUL.

Hein ? quel secret ?

LÉON.

Ah ! tu fais du mystère,
Bien ! Sachez que monsieur avec le ministère
Est en correspondance.

M. CAPRON.

Ah bah !

MADAME CAPRON.

En vérité ?
Peut-être on veut aussi le faire député ?

LÉON.

Qui sait ?

RAOUL, riant.

Vous voyez bien que notre ami s'amuse.

LÉON.

Il veut dissimuler ; pour confondre sa ruse,
J'ai des preuves...
(Tirant un large pli de sa poche.)
Tiens, vois le papier délateur :
Aux mains du cuirassier qui s'en trouvait porteur,
Nous l'avons confisqué.

RAOUL.

Je renonce à comprendre
Ce qu'on attend de vous.

MADAME CAPRON.

Je brûle de savoir.

CLÉMENCE.

Vite, vite, voyons !

RAOUL, décachetant le pli.

Que peut-on me vouloir? *

MADAME CAPRON.

Mais dépêchons-nous donc! je meurs d'impatience.

M. CAPRON.

Il sera député, moi, j'en suis sûr d'avance.

RAOUL, parcourant la dépêche.

Que vois-je! le ministre achète mon tableau,
Et de plus, pour Versailles, en demande un nouveau,
Et j'ai la croix!

TOUS.

La croix!...

RAOUL, bas à Clémence, qui vient lui prendre la main.

Le bon Dieu nous rembourse
Les deux cent mille francs compromis à la Bourse.

CLÉMENCE.

Et je t'ai méconnu!... Va, je suis maintenant
Bien fière de porter ton nom.

(Raoul l'embrasse avec effusion.)

LÉON.

A son talent
On rend justice enfin...

MADAME CAPRON.

Mais cela devait être!

* Boulard, Émilie, Clémence, Léon, Raoul, madame Capron, M. Capron.

M. CAPRON.

Je savais bien qu'un jour il se ferait connaître.
(A Léon.)
Jeune homme, vous voyez où l'on peut parvenir
A force de travail...

RAOUL.

Songe à ton avenir !

ÉMILIE.

On y songe pour lui.
(A Léon.)
Vous savez le voyage.

LÉON.

Mais...

ÉMILIE.

Le gouvernement veut découvrir Carthage,
Et monsieur est chargé de cette mission.

BOULARD.

Tu vas gagner aussi ta décoration.

LÉON.

Merci, je suis peu fait pour la chevalerie,
Je refuse !

CLÉMENCE.

C'est moi qui vous en prie.

ÉMILIE.

Nous vous en prions tous.

LÉON.

Vous le voulez aussi ?
Madame, j'obéis, je partirai.

ÉMILIE.

Merci !

RAOUL.

Tu chantais l'autre jour un hymne au mariage,
Nous t'enrégimentons au retour du voyage.

BOULARD.

C'est convenu, tu vis en bourgeois parmi nous.

LÉON.

Bourgeois?... Ci-gît : Léon, bon père, bon époux !

FIN.

d' invent: ~~131~~ 31072

PARIS. — TYP. DE Mme Ve DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46.

Digitized by Google